

Pr 1926

du Muséum National d'Histoire Naturelle

Publication trimestrielle

N° 215 - SEPTEMBRE 2003

Les Anthropologies : Histoires à part entière ou Sciences vraiment à part ?

Jean-Luc JAMARD,

anthropologue, directeur de recherche au CNRS, UMR 8098 "Techniques et culture" (CNRS/MNHN)

L'intitulé ouvre une double perspective : vers les méthodes et vers l'évolution tant des disciplines groupées sous l'estampille "anthropologie" que du regard porté sur leurs praticiens (1). Celui-ci relève d'une ethnologie des ethnologies et des ethnologues (cf. Jamard 1993), dont je n'évoquerai ici les difficultés que grâce à une parabole : Dans mon village habite un ethno-



— Planquez tout, voilà les anthropologues !

logue, un seul. Il y observe tous les habitants du lieu qui ne s'observent pas eux-mêmes. Qui observe l'ethnologue ? En toute logique, il s'observe lui-même si et seulement s'il ne s'observe pas lui-même ! Situation épineuse, identique à celle du barbier dans le célèbre paradoxe. Mais l'anthropologie en a vu d'autres. Il y a beau temps qu'elle se met en question. Comme le devraient les miroirs, il lui arrive de réfléchir avant de renvoyer les images...

SOMMAIRE

Jean-Luc JAMARD, Les Anthropologies : Histoires à part entière ou Sciences vraiment à part ?	33
Michel GRAS, Nouvelle lecture de la colonisation grecque et de ses rapports avec les "indigènes"	37
Pierre LAMARQUE, Mots pour maux	39
Echos	42
Nous avons lu pour vous	46
Programme des conférences et manifestations du quatrième trimestre 2003	48

Les opinions émises dans cette publication n'engagent que leur auteur

Les Amis du Muséum national d'histoire naturelle

Bulletin d'information de la Société des Amis du Muséum national d'histoire naturelle et du Jardin des Plantes
57, rue Cuvier, 75231 Paris Cedex 05
Tél./Fax : 01 43 31 77 42
E-mail : amis.du.museum@wanadoo.fr
Secrétariat ouvert de 14 h à 17 h sauf dimanche, lundi et jours fériés

Rédaction : Jacqueline Collot, Jean-Claude Juppy

Le numéro : 4 € - Abonnement annuel : 13 €

La Nature au pluriel

... Images et réflexion illustrées en premier lieu par cette interrogation qui ne laissera pas indifférents les Amis du Muséum : *Un casoar mauvais genre peut-il avoir raison d'un dinosaure dernier cri ?* La réponse est un "Non" donné par les voix discordantes de l'ethnoscience et de l'anthropologie "symétrique". Pourquoi le casoar n'est pas un oiseau, c'est ce que demandait R. Bulmer (1967), ethnographe des Karam de Papouasie-Nouvelle-Guinée, face au traitement taxinomique que réserve cette population dite primitive à un animal rangé, selon la systématique de notre population reconnue savante, parmi les oiseaux coureurs (sous-classe des Ratites). Les Karam n'incluent pas ces

ici-après, "anthropologie" et "ethnologie" seront des termes rigoureusement synonymes.



grands bipèdes terrestres dans le taxon qui, à leurs yeux, englobe les autres oiseaux et les chiroptères. Bulmer l'expliquait par la singularité locale du casoar et par son rôle rituel. Plus tard, l'anthropologue cognitiviste Dan Sperber (1974) proposa d'analyser toutes les données du symbolisme de la faune en fonction de ses vues quant au "symbolisme en général".

— Pas un oiseau ? Rien d'illogique au fond, dirait donc (sans doute) Sperber : *kobt*, casoar en karam, désigne à la fois une espèce et un genre. Mieux, une espèce unique en son genre, deux niveaux de toute taxinomie, exotique ou non, le second étant plus général que le premier, sans forcément correspondre aux catégories ainsi nommées par nos naturalistes. Or ici, nul démenti du principe taxinomique transculturel, révélateur des propriétés cognitives d'*Homo sapiens sapiens*. « Une taxinomie est une classification hiérarchisée telle qu'à un niveau donné de la hiérarchie toutes les catégories s'excluent mutuellement (2). Tous les exemples connus [savants, "populaires", exotiques] de classification de la faune se conforment essentiellement à ce modèle », écrit Sperber (1975 : 12). Mais d'ajouter que " *Seuls les zoologistes peuvent avoir tort* [ou raison]. Les Karam, eux, ne peuvent pas se tromper, ni donc avoir raison dans leurs taxinomies. Lorsque le zoologiste distingue une espèce, il fait une hypothèse forte et infirmable sur les relations génétiques et phylogénétiques d'un ensemble d'animaux. Quand les Karam distinguent une espèce, ils décident que parmi toutes les différences observables dans la faune, certaines seront pertinentes [pour eux]. Une telle décision peut être subtile ou pas, utile ou pas, mais elle ne peut pas être juste ou fautive " (1975 : 22 ; je souligne). Mais si Bruno Latour passait par là : — Tout cela paraît très objectif, s'exclamerait (j'imagine) cet anthropologue des sciences et des techniques. Jusque-là, vous semblez faire l'économie du relativisme et du social... Mais sans voir que la question de Bulmer "manque tellement de symétrie qu'il ne se la pose que pour certains aspects de la classification karam. Toutes les catégories qui sont les mêmes que les nôtres ne requièrent aucune explication. La nature les explique" (Latour 1988 : 36-37). Comment alors rester symétrique ? " Prenons un exemple entre mille proposés dans un livre [...] sur les dinosaures à sang chaud [Desmond 1975]. Pourquoi, pour certains paléontologues, Archéoptéryx est-il un oiseau ? [...] Cette classification est encore moins évidente que pour le casoar. Archéoptéryx a bien des plumes, mais son squelette le rend inapte au vol [...]. En fait, il ressemble furieusement à un dinosaure [...]. Pour ceux des paléontologues qui tiennent que les dinosaures ont le sang froid, ce ravalement d'Archéoptéryx au rang de dinosaure est une absurdité ; les plumes suffisent à en faire l'ancêtre de l'oiseau ". Mais le dinosaure, certains l'aiment chaud, qui voient ces plumes jouer d'abord d'autres rôles (régulateurs thermiques, attrape-mouches...) bien avant de conduire au vol — préadaptation ! Ceux-là bouleversent la taxinomie : la classe des Oiseaux ne fait plus pendant à celle des Mammifères. Ce privilège échoit maintenant à la classe des Dinosaures, dont les Oiseaux (l'un des trois groupes de cette classe) sont aujourd'hui les survivants (3). Eh bien, " Ne pas considérer du même œil la transformation de l'oiseau en dinosaure moderne et l'expulsion du casoar, par les Karam, hors

de la catégorie oiseau, c'est se priver d'une source d'émerveillement " (cf. Latour 1988 : 38-39). D'où l'idée qu'il n'y aurait pas là de différence en rigueur, sauf à vouloir perpétuer indûment le Grand Partage entre " Nous ", Occidentaux rationnels, et " les Autres ". Car Latour généralise. " Les classifications [comme des réseaux routiers] relient des points entre eux [...]. Les réseaux peuvent être comparés [en] taille, nombre de points reliés, volume des échanges, mais ils ne peuvent être classés en fonction de leur plus ou moins grande logique ou vérité ". Le choix des chemins entre casoar, oiseaux, Archéoptéryx et dinosaures " dépend non du hasard, non de la convention, non de la nature, mais des points qu'on souhaite relier, de la répartition de ce qui est important et négligeable [chez nous comme chez les Karam] ". Et c'est justement parce que " en principe, tous les programmes de vérité [se valent], qu'ils se battent [...] et finissent par en éliminer certains. Personne "n'a raison", mais certains "ont raison d'autres personnes " (Latour 1988 : 38, 40, 42 ; je souligne). Voilà pourquoi le casoar unique en son genre (mauvais genre pour notre zoologie) n'a aucune chance contre nos dinosaures en vogue : aujourd'hui, par l'étendue du réseau, les sociétés et "vérités" occidentales l'emportent de très loin sur les sociétés et "vérités" karam.

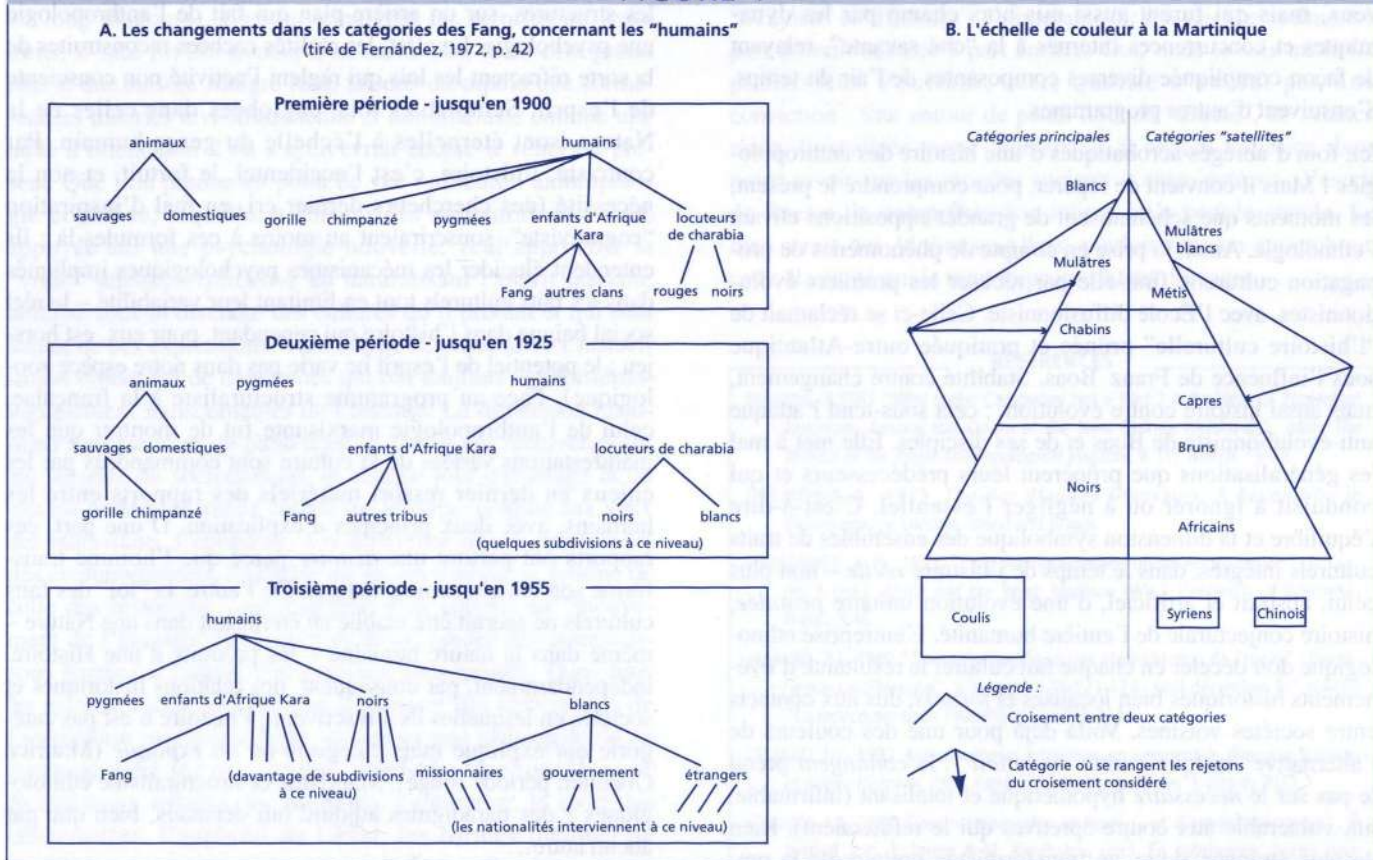
D'un côté, avec Latour, la seule vérité vraie est que les vérités varient, mais qu'il y en a qui deviennent les plus fortes (et c'est l'Histoire). De l'autre — Sperber —, la raison comme la méthode scientifiques, *copyright* de l'Occident, grâce aux hypothèses réfutables (toute vérité est erreur rectifiée), dégagent la Nature humaine avérée de ses gangues à fonctions socioculturelles et psychiques que l'anthropologue doit étudier par les mêmes voies, en rationaliste, sans relativisme aucun. Et, entre ces deux pôles, se déploie l'éventail de fort nombreuses conceptions épistémologiques, tacites ou manifestes dans le discours des chercheurs. Pour les jauger, l'erreur (enfin, son statut) est une pierre de touche : les ethnologues peuvent-ils, comme les zoologistes selon Sperber, avoir tort, et donc avoir parfois vraiment raison ? A pareille aune, on estimerait mieux les différences entre l'anthropologie et la science "positive" ; mais aussi entre nos taxinomies scientifiques et les classifications dites indigènes ou populaires — c'est encore de l'ethnoscience.

D'où, après nos drôles d'oiseaux, cette seconde interrogation : *Pygmées, Fang et Antilles — rien à voir ?* Voici la fort parlante évolution des taxons propres aux Fang du Cameroun (d'après Fernández 1972 : voir fig. 1-A). Gorilles, chimpanzés et Pygmées apparaissaient d'abord rassemblés au sein d'une même classe, distincte des autres sortes de vivants (Fang d'un côté, différents êtres ailleurs). Mais ensuite, les Pygmées devinrent une espèce unique en son genre (tels les casoars karam), gorilles et chimpanzés rejoignant alors tous les "animaux sauvages". Enfin, dernière période : voilà ces Pygmées devenus des humains dans une grande famille où ils se placent auprès des "Enfants d'Afrique", mais un peu plus loin des "Blancs". Je schématise ; il n'empêche, pour les Fang comme pour les savants avocats du dinosaure homéotherme, une vérité ancienne, vue du présent, se fait erreur. Or cela ouvre une brèche dans

(2) Les classements des artefacts (outils, etc.) obéissent à d'autres principes : leurs catégories ne sont pas exclusives.

(3) Après la parution du livre de Desmond (1975), le débat s'est compliqué (voir déjà Tassy 1991).

FIGURE 1



l'idée reçue selon laquelle les "conceptions indigènes", au contraire de nos théories scientifiques, ne sont pas réfutables par les faits ou par des interprétations concurrentes, et qu'il ne saurait pour leurs adeptes être question d'y toucher. Serait-ce au sein d'une petite société non moderne, différentes "cosmovisions" se succèdent, chacune mettant en cause les précédentes : pas de catégories fixes ici, même si la pente du changement paraît moins raide qu'elle ne l'est chez nous depuis quelques siècles (*cf.* nos dinosaures vite réchauffés). Autre exemple maintenant, et dimension supplémentaire, celle des pratiques. On peut confronter l'évolution fang aux idéologies "coloristes" faisant de la taxinomie qui subdivise l'espèce humaine un ensemble de hiérarchies complexes et variables fondées sur la "race" comme enjeu et moyen de stratégies sociales. Aux Antilles et dans d'autres sociétés voisines, j'ai étudié ces classements racialisés en y appliquant l'analyse de ce que j'appelle le "capital racial", proportionnel aux traits physiques valorisés dans une gamme de phénotypes distinctifs, ouverte dès les origines par le métissage (voir fig. 1-B et *cf.* Jamard 1992, 2000). "Capital" ? C'est qu'il y a investissements et conversions : un type physique très proche du "Blanc", donc bien loin de l'image stigmatisante des ancêtres "noirs" *esclaves*, permet les mariages d'argent avec des "coloré(e)s" ; autrement dit, le nanti, grâce à sa fortune, peut s'unir à plus clair que soi pour se blanchir, par contiguïté et dans sa progéniture. Dans ces sociétés reconnues multiraciales, le social et l'idéologie pilotent les flux géniques de façon mieux visible qu'ailleurs. C'est de la "biologie politique" : une sociobiologie à l'envers. Nous le voyons déjà, il est plus d'une nature et plus d'une demeure dans la maisonnée des anthropologues, qu'ils puissent ou non se tromper.

Presque-sciences et autres histoires

Un peu de généalogie à ce propos. Les anthropologues évolutionnistes du XIX^e siècle se sont-ils trompés ? Ils posaient souvent de bonnes questions. Sous notre regard rétrospectif, leurs données semblent rudimentaires et leurs réponses, diffamées ou réfutées. Mais l'évolution de l'évolutionnisme sociologique révèle que des "faits scientifiques" peuvent, au fil des controverses, devenir chimères idéologiques ou *erreurs* par réfraction du contexte historique (celui des triomphes passés du colonialisme occidental...). Là justement, l'erreur, quel est son statut ? Passons sur l'accroissement ultérieur de l'information ethnographique. On constate qu'il y a eu défaite : ces "grandes théories" ont perdu la partie. Elles venaient de loin. L'évolutionnisme sociologique *précéda* le transformisme biologique, non l'inverse (*cf.* les Lumières et, jusqu'au début du XIX^e siècle, bien des écrits philosophiques). Plus tard, que vont penser ces premiers anthropologues proprement dits ? Leur nouveauté était dans leur projet et leurs questions. Pourquoi les sociétés humaines évoluent-elles, et à des vitesses différentes, d'où viennent de pareils écarts entre des sociétés contemporaines, par delà l'unité fondamentale qu'ils reconnaissaient à l'esprit, avec les sauvages primitifs ("premiers") au départ, les civilisés très évolués à l'arrivée, voilà ce qui animait leurs réflexions ; recherche des *lois générales de transformation des sociétés*, mais orientée par la quête des origines et par ce postulat : il y aurait progrès du simple au complexe, les primitifs du présent étant les témoins attardés des stades élémentaires que nous avons dépassés depuis belle lurette (*cf.* Morgan, Tylor, McLennan...). Postulat, lois affirmées : donc risque d'erreur, de démentis à venir. Ces thèses et leurs présupposés apparaissent bien de leur temps et de leur milieu



– à nous qui le sommes aussi. Avec des résultats erronés à nos yeux, mais qui furent aussi mis hors champ par les dynamiques et concurrences internes à la “cité savante”, relayant de façon compliquée diverses composantes de l’air du temps. S’ensuivent d’autres programmes.

Ici, foin d’abrégés acrobatiques d’une histoire des anthropologies ! Mais il convient de repérer, pour comprendre le présent, les moments que schématisent de grandes oppositions clivant l’ethnologie. Ainsi, la prise en compte de phénomènes de propagation culturelle finit-elle par récuser les premiers évolutionnistes, avec l’Ecole diffusionniste. Celle-ci se réclamait de “l’histoire culturelle” prônée et pratiquée outre-Atlantique sous l’influence de Franz Boas. Stabilité contre changement, mais aussi histoire contre évolution : cela sous-tend l’attaque anti-évolutionniste de Boas et de ses disciples. Elle met à mal les généralisations que prônèrent leurs prédécesseurs et qui conduisit à ignorer ou à négliger l’essentiel. C’est-à-dire l’équilibre et la dimension symbolique des ensembles de traits culturels intégrés, dans le temps de l’histoire *réelle* – non plus celui, abstrait et artificiel, d’une évolution unitaire *postulée*, histoire conjecturale de l’entière humanité. L’entreprise ethnologique doit déceler en chaque fait culturel la résultante d’événements historiques bien localisés et *fortuits*, dus aux contacts entre sociétés voisines. Voilà déjà pour une des couleurs de l’alternative “histoire contre évolution” : le *contingent* prend le pas sur le *nécessaire* hypothétique et totalisant (infirmable, lui, vulnérable aux contre-épreuves qui le réfuteraient). Rien de plus étranger, donc, au transformisme unitaire de la première période : *de facto*, on se pose en s’y opposant, en dis-créditant ses “vérités invérifiables”.

Ni le temps de l’évolution ni celui de l’histoire n’ont force de loi pour le fonctionnalisme. Des fonctionnalistes, il en fut d’extrémistes et de plus modérés, de B. Malinowski à A. Radcliffe-Brown (ou E. Evans-Pritchard “première époque”). Reste leur refus de l’histoire : seuls l’équilibre, la stabilité, donnent prise à l’analyse. L’utilitarisme à références biologiques de Malinowski grève l’explication des variations et partant, des phénomènes évolutifs. Quant au “structuro-fonctionnalisme” (Radcliffe-Brown surtout, mais aussi Fortes, Nadel...), il demeure proche d’un certain organicisme. En tout cas, bien que Radcliffe-Brown entendît faire de sa sociologie comparative une “science naturelle” (ou pour cette raison même), ce grand maître de l’Ecole anglaise fixera un but à sa discipline : établir des typologies, toute valeur explicative étant déniée à l’histoire, spécialement à l’histoire conjecturale des évolutionnistes. Synchronie et comparatisme dévaluent l’historicité et l’évolution... Mais confronter des typologies sans expliquer les différences (ou l’unité qu’elles masquent), est-ce approcher la science déductive ? Quoi qu’il en soit, notons ceci : *des ethnologues visent l’idéal des sciences de la nature ; d’autres avoisinent, sur le fond, l’histoire comparative, fût-ce une “histoire du présent”*.

“Il est malheureusement certain que l’histoire existe”, déplore Lévi-Strauss, “et que l’ordre synchronique en porte les flétrissures” ; “L’histoire mène à tout, à condition d’en sortir”. Synchronie contre histoire, mais aussi invariance dans la transformation contre variation contingente : pour le structuralisme lévi-straussien, seul est vraiment *intelligible* ce qui, dans un changement, ne change pas – à savoir la structure. De là son programme, l’analyse des “groupes de transformations”, transformations *logiques* et non historiques, opérées sur les

systèmes de mariage ou les mythes : c’est le moyen de déceler les structures, sur un arrière-plan qui fait de l’anthropologie une psychologie. En effet, les réalités cachées reconstruites de la sorte réfractent les lois qui règlent l’activité non consciente de l’esprit. Semblables lois, englobées dans celles de la Nature, sont éternelles à l’échelle du genre humain. Par contraste, l’histoire, c’est l’accidentel, le fortuit, et non la nécessité (des chercheurs dernier cri, en mal d’inspiration “cognitivist”, souscriraient au moins à ces formules-là ; ils entendent élucider les mécanismes psychologiques impliqués dans les faits culturels tout en limitant leur variabilité – le réel social baigne dans l’histoire qui cependant, pour eux, est hors-jeu : le potentiel de l’esprit ne varie pas dans notre espèce zoologique). Face au programme structuraliste à la française, celui de l’anthropologie marxisante fut de montrer que les manifestations variées de la culture sont commandées par les enjeux en dernier ressort matériels des rapports entre les humains, avec deux principes d’explication. D’une part, ces rapports ont partout une *histoire* parce que l’homme transforme son environnement naturel. De l’autre, la “loi” des faits culturels ne saurait être établie en éternisant dans une Nature – même dans la nature humaine – les produits d’une Histoire, indépendamment, par conséquent, des relations historiques et sociales en lesquelles ils s’inscrivent ; l’histoire n’est pas catégorie *qui explique* mais catégorie *qu’on explique* (Maurice Godelier, période rouge). Marxisme et structuralisme ethnologiques : des paradigmes aujourd’hui dépassés, bien que par aucun autre...

Etat des lieux, dernière minute

...Par aucun autre ? Et pourquoi arrêter là des aperçus qui d’ailleurs font l’impasse sur de grandes figures (Mauss, Leach, Sahlins, Françoise Héritier...) ? Vu du dehors, ou du dedans mais d’aujourd’hui, sans doute le milieu ethnologique français se signalait-il naguère par la coexistence pas toujours pacifique du structuralisme et du néo-marxisme, surtout. Mais comptaient aussi les écoles bien différentes de L. Dumont et d’A. Leroi-Gourhan (mon maître avec R. Cresswell), ethno-technologue-préhistorien trop méconnu à l’étranger ; celle du “dynamisme” de G. Balandier, ainsi que les influences fort diverses de J. Barrau, A.-G. Haudricourt ou P. Clastres... Ailleurs, on parlerait en outre de plusieurs paradigmes (4). Mais Lévi-Strauss et les marxistes ? L’air du temps conteste le premier, efface les seconds. Néanmoins, point de relèvements : les temps précisément ne sont plus, ou pas encore, à la grande théorie totalisante. Celle-ci fait place à l’extrême diversification, sans oligarchie maintenant. Est-ce une spécificité ? Non, même la chroniques des sciences “dures” contraste les étapes d’unification théorique et les phases de dispersion. L’une des raisons d’un pareil éclectisme des anthropologies est l’évanescence de leurs objets initiaux, les sociétés “archaïques”, sur laquelle s’abusent encore quelques dilettantes ou néophytes en

(4) Exemples anglo-saxons : “ Culture et personnalité ”, école psychologisante de l’entre-deux-guerres ; les approches écologiques ou le “ matérialisme culturel ”, dans la veine du “ néo-évolutionnisme multilinéaire ” ; l’anthropologie “ symbolique ” britannique ; quelques engouements encore sensibles aux Etats-Unis, tels l’*interpretive anthropology* (Geertz) ou le déconstructionnisme, affiliés parfois aux nébulosités complaisantes des postmodernistes (lesquelles marquent souvent les *Cultural Studies*)... et certaines influences de la sociobiologie.

quête de pureté exotique (voir la figure p. 33, qui m'épargne un long discours). Lorsque changent les terrains ou leurs traits, il faut réviser concepts et méthodes, mais cela prend plus d'une saison. Malgré tout, faisons du dipôle que formèrent les théories lévi-straussienne et néo-marxiste comme une table d'orientation d'où s'apercevrait encore le relief du présent. Que l'on prenne un point de vue : affleure l'anthropologie cognitive, laquelle, à l'instar des structuralistes, mais appuyée sur une psychologie nouvelle, veut approcher la "vraie" science *explicative* en naturalisant l'esprit humain, *unitaire* sous la diversité des cultures qu'il produit et qui sont autant de ses expressions. Vers l'opposé, on observe l'*historisation* croissante de démarches qui ont toujours été épistémologiquement indiscernables de l'histoire. La dimension historique traverse alors de plein droit le champ des recherches sur les *variétés* du socioculturel, et chaque jour davantage là où elle est seulement mieux cachée qu'ailleurs ; comme aux yeux des marxisants. Cependant, à la différence de ces derniers (et des évolutionnistes), l'attitude est ici *interprétative*, voisine de celle des historiens : pas question d'en appeler au "mouvement de l'histoire" ou à ses lois ni de valider des comparaisons hardies à l'appui d'universaux sous-jacents. Dans tous les azimuts entre ces pôles, se discernent des résurgences de l'inspiration psychanalytique, et surtout une anthropologie en retour accéléré sur nos sociétés : méthodes chevronnées pour de nouveaux terrains, les banlieues, l'entreprise, le sport, les laboratoires, l'appareil de l'Etat, les formes inédites de familles (recomposées, homoparentales)... Pendant que se portent assez bien les démarches qui tiennent quelque scientificité de celle dont se targuent leurs disciplines associées, ainsi l'ethno-médecine, l'anthropologie alliée à l'écologie, à la génétique des populations ou à la psychologie cognitive, les ethnosciences – l'ethno-botanique, l'ethno-zoologie : retour à notre départ.

Les sciences humaines, données incertaines pour théories grandioses, dit-on. La formule divise les ethnologues, car ils

ont toujours subi la tension entre deux modèles, en bref, "Science" et "Histoire". J'aimerais voir ma science vraiment à part devenir science à part entière. Oui, mais je suis un fiéffé positiviste. Pourtant, cette qualité n'exclut pas une conviction : tout autour de petits îlots de "dureté", de science raide, formalisée *more geometrico*, il restera toujours, dans notre savoir sur les mondes sociaux – entre autres –, l'esprit de finesse, la compréhension intime et la pensée souple. Le nier serait, tel Alphonse Allais, vouloir ôter au caoutchouc cette élasticité qui le rend impropre à tant d'usages.

RÉFÉRENCES

- BULMER, R. 1967 "Why is the Cassowary not a Bird ? A Problem of Zoological Taxonomy Among the Karam of the New Guinea Highlands", *Man. The Journal of the Royal Anthropological Institute*, II (1), March : 5-25.
- DESMOND, A. 1975 *The Hot Blooded Dinosaurs. A Revolution in Palaeontology*, London, Blond and Briggs.
- FERNÁNDEZ, J. W. 1972 "Fang Representations under Acculturation", in Curtin, P. (ed.), *Africa and the West*, Madison (Wis.), University of Wisconsin Press : 3-48.
- JAMARD, J.-L. 1992 "Consumption d'esclaves et production de "races" : l'expérience caraïbienne", *L'Homme* 122-123-124, avril-décembre (n° spécial "La redécouverte de l'Amérique") : 209-234.
- JAMARD, J.-L. 1993 *Anthropologies françaises en perspective. Presque-Sciences et autres Histoires*, Paris, Kimé (coll. "Anthropologies"), distrib. P.U.F.
- JAMARD, J.-L. 2000 "Des humeurs, des couleurs... et d'autres opérateurs", in Jamard, J.-L., E. Terray & M. Xanthakou (dir.), *En substances. Textes pour Française Héritier*, Paris, Fayard : 17-35.
- LATOURET, B. 1988 "Le grand partage", *La Revue du MAUSS* 1 (n.s., n° spécial "Rationalisme et relativisme, I") : 27-64.
- SPERBER, D. 1974 *Le Symbolisme en général*, Paris, Hermann (coll. "Savoir").
- SPERBER, D. 1975 "Pourquoi les animaux parfaits, les hybrides et les monstres sont-ils bons à penser symboliquement ?", *L'Homme* XV (2), avril-juin : 5-24.
- TASSY, P. 1991 *L'Arbre à remonter le temps. Les rencontres de la systématique et de l'évolution*, Paris, Christian Bourgois (coll. "Epistémè Essais").

Résumé de la conférence présentée le 8 mars 2003 à la Société des Amis du Muséum national d'histoire naturelle

Nouvelle lecture de la colonisation grecque et de ses rapports avec les "indigènes"

Après la destruction des palais mycéniens, et la disparition de la civilisation dont ils étaient les centres, les "Ages obscurs" semblent bien correspondre, pour le domaine grec, à une période de relative stagnation dans tous les domaines, culturel, technique, économique et démographique, entraînant le repli sur une vie sans horizon, à l'intérieur de petites communautés isolées autarciques.

Au VIII^e siècle pourtant, au début des « Temps archaïques », la Grèce connaît un réveil qui se marque surtout par une reprise de la croissance démographique et de la production, et également de la mobilité des hommes.

Mais les terres cultivables susceptibles de produire des céréales, productions vivrières de base, ne sont guère étendues en Grèce. Aussi, une augmentation de la population entraîne vite la surpopulation, avec non seulement sous-alimentation

dans les années de faible récolte, mais aussi crises sociales de compétition pour la terre, et crises politiques.

A cette époque, il ne pouvait guère être question de compenser les déficits vivriers par des importations, permises par des exportations importantes de produits manufacturés, comme le fera Athènes, par exemple, quelques siècles plus tard. Force était donc, pour les communautés touchées, de recourir, chacune pour elle-même, à l'émigration de petits groupes d'hommes – quelques dizaines, quelques centaines au plus – correspondant au « trop-plein » de population, formés sans doute de ceux qui ne trouvaient pas leur place dans cette société (paysans dépourvus de terre, cadets de famille...). Ces groupes ne comprenaient le plus souvent pas de femmes, ou très peu.

Pour autant, ils n'étaient pas purement et simplement rejetés par leur communauté, qui leur fournissait une aide matérielle pour le voyage et les débuts de l'établissement, et organisait un encadrement autour d'un chef responsable de l'expédition.

Ces émigrations, à partir de points de départ multiples, ont battu leur plein pendant plus d'un siècle. En raison de leur nature, il apparaît que l'expression, classique depuis le XIXe siècle, de « colonisation grecque » est peu appropriée, dans la mesure où elle tend à évoquer l'expansion coloniale européenne des XVIIIe et XIXe siècles.

Les régions de la Méditerranée occidentale, en particulier l'Italie méridionale péninsulaire et la Sicile, buts habituels de ces émigrants, n'étaient pas des terres vides, étant peuplées depuis le néolithique au moins, et des relations maritimes existaient depuis longtemps entre elles. Mais les zones littorales étaient souvent dédaignées, ce qui a pu, ici ou là, faciliter l'implantation grecque.

La prise de contact entre les arrivants et la population locale se serait le plus souvent passée de façon amicale, les terres étant accordées à l'amiable, d'après les récits des Grecs, les seuls que nous connaissions... Cependant, ceux-ci recherchaient des terres, et de l'eau, et des femmes. Des conflits fréquents paraissent donc tout à fait plausibles, sans que leur petit nombre ait forcément empêché les migrants de l'emporter lorsqu'ils se trouvaient en face de communautés villageoises très réduites, indifférentes, voire hostiles les unes aux autres.

D'ailleurs, certains textes grecs laissent transparaître des difficultés d'établissement, par exemple pour Mégara Hyblaea, au nord de Syracuse, dans une région peuplée par les Sicules, suivant le nom que leur donnaient les Grecs. Un premier site fut abandonné après un hiver ; une deuxième tentative tourna court très rapidement ; enfin, en un troisième point, l'installation définitive put avoir lieu, vers 750 avant notre ère, à la suite d'un accord avec les indigènes. Cette colonie de Mégara est une des cités grecques de Sicile les mieux connues.

Les émigrés ont pu s'établir sur un plateau assez étendu, chacun recevant un lot de terre cultivable et un lot urbain. Celui-ci n'était pas situé au hasard, mais en tenant compte d'un plan préétabli avec édifices cultuels, agora, et lots privés comprenant chacun bâtiments et cour et disposant dans la plupart des cas d'un puits, véritable luxe pour l'époque, permis par une nappe phréatique peu profonde. Les voies à l'intérieur de la cité étaient tracées en ligne droite.

Cet urbanisme volontaire, qui n'aurait guère été possible sans l'encadrement constitué avant le départ, se démarque de ce qui existait souvent en Grèce, où les agglomérations résultaient d'un développement naturel, au gré de chacun, avec pour résultat une complète absence de plan. L'urbanisme ne sera « théorisé » qu'au Ve siècle, par Hippodamos de Milet.

La construction des bâtiments reflète les diverses phases de la réalisation de ce plan : les premiers ont été bâtis en pierres non taillées, employées telles qu'elles avaient été extraites des carrières, situées à quelques kilomètres à l'intérieur des terres ; par la suite, les pierres ont été taillées avec soin avant emploi.

Les épouses des Grecs ne pouvaient guère être que des femmes indigènes, que ces unions aient été réalisées de bon gré... ou de force. Les conditions ont d'ailleurs pu être très variables. L'édifiant récit de l'accueil des Phocéens qui fonderont Marseille n'est pas forcément conforme à la réalité historique et, en tout cas, il n'y a aucune raison de le prendre comme l'exemple type des fondations de villes grecques !

La nécropole de Mégara Hyblaea apporte d'ailleurs des preuves d'interpénétration. Alors qu'elle se distingue complètement avec ses tombes – avec la déposition en position allongée sur le dos – de celles de Sicules – tombes collectives, souvent creusées dans une falaise, corps en position fœtale –, on y trouve quelques cas d'inhumation suivant plus ou moins les normes locales : corps en position fœtale, squelettes d'enfants dans des vases sicules, par exemple ; la conservation des attaches et des parures du vêtement féminin permet également de déterminer à quelle communauté leur propriétaire avait appartenu : sicule s'il s'agit de fibules (sorte d'épingles de sûreté), grecque en cas de grandes épingles d'argent ou de bronze.

La population qui s'est constituée était donc métissée. La statuaire d'ailleurs en témoigne : il s'est formé un style local, qui se différencie bien nettement de celui de la Grèce classique. En revanche, la fabrication des vases est restée conforme à la tradition grecque. Mais les habitants, comme tous ceux des villes grecques de Méditerranée occidentale, ont continué à parler grec, à se vouloir grecs et à être considérés comme tels, et non comme « barbares », par tous les autres Grecs. Belle illustration de l'adage, souvent oublié dans la pratique il est vrai, « c'est la culture qui fait le Grec, non le sang ».

Mots pour maux

Paroles d'herboristes sur la place Jemaa el Fna de Marrakech

Pierre LAMARQUE, ethnologue

Au Maroc, la science occidentale des soins cohabite avec cet ensemble flou que l'on a coutume de désigner sous le terme de "médecine traditionnelle". Elle constitue un choix supplémentaire parmi les recours qui s'offrent au patient, lorsque survient le désordre de la maladie. Cependant, malgré les remarquables progrès de la médecine, malgré le fait qu'elle soit devenue, par le biais des dispensaires, accessible à tous, les guérisseurs, les fqih connaisseurs des écritures, les barbiers, les herboristes, les confréries thérapeutiques, les voyantes qui lisent dans les cartes, la terre ou le plomb fondu, les marabouts, les saints, les tatoueuses..., considérés par la plupart des médecins comme de vulgaires charlatans auxquels il est impossible d'accorder la moindre crédibilité scientifique, persistent dans le Maroc d'aujourd'hui avec une incroyable vivacité.

L'ethnologie, pour expliquer cette bonne santé des thérapies traditionnelles, évoque leur « sociabilité ». En effet, là où le médecin « moderne » individualise le malade, « biologise » le mal, le tradipraticien, par la relation de proximité qui le lie à son patient, par sa façon de vivre, son intégration au milieu, par ses modalités de soins compréhensibles par tous, par son discours opératoire, parce qu'il est la représentation de tout le monde, réinsère la maladie dans un ensemble social qui lui donne son plein sens. Face à la maladie et à la douleur morale, la première forme d'action du tradipraticien n'est pas un médicament mais une explication. La guérison est secondaire, « ce qui est recherché au premier chef, c'est l'élucidation du sens de l'événement » (1).

Sans confondre la partie pour le tout, la **corporation d'herboristes**, dont il est question dans ce texte, en occupant une « niche » thérapeutique à l'intérieur du système médical marocain, permet de rendre compte partiellement de ce que recouvre cette sociabilité du soin. Les spécificités de leur pratique portent à la fois sur la maladie particulière dont ils se font les spécialistes, les soins qu'ils proposent ainsi que leur mode d'administration.

La maladie c'est le froid, « el berd », « tout est à cause du froid ». Les herboristes en sont les spécialistes. Le terme générique « berd » désigne un ensemble d'affections touchant exclusivement trois grandes sphères d'organes cibles, précisées par sept divisions à l'intérieur desquelles ensuite s'indéterminent les symptômes. Ainsi on peut distinguer :

- La sphère articulaire, divisée en quatre parties selon que le mal se localise dans l'articulation de l'épaule, du coude, de la hanche, ou du genou.



- La sphère gastro-intestinale.
- Enfin la sphère génitale, siège des maladies vénériennes, et l'impuissance d'origine individuelle, à distinguer du *tiaf*, affection masculine qui désigne l'impuissance causée par un acte de sorcellerie et dont la rémission ne peut être obtenue par la simple consommation des plantes.

Ce froid qui affecte le corps n'est pas mesurable en degrés centigrades mais plutôt en terme de quantité de mouvement, dans la mesure où il exprime le ralentissement du fonctionnement des organes.

Dans ce contexte sémantique, le terme « chaud », qui caractérise le remède, désigne l'activité du remède, en l'occurrence un mélange de plantes séchées et réduites en poudre, sa puissance curative. Les tradipraticiens tissintis disposent d'un arsenal médicamenteux considérable. Quatre-vingt-seize espèces végétales locales ont été recensées et identifiées. A cette flore régionale viennent s'ajouter, dans une proportion moindre, des produits d'origine animale et minérale importés du Soudan et des pays limitrophes (encens, noix de kola, œufs d'autruche...) ou des marchés du nord du Maroc.

Concernant le mode d'administration, il n'est pas fait uniquement d'une posologie indiquant classiquement les doses, les fréquences, les rythmes, les éventuels effets secondaires des prises. Il s'agit ici de la parole de l'herboriste, du « boniment » ciselé, parfait au fil du temps, mais encore souvent improvisé, qu'il délivre tous les jours sur la place Jemaa el Fna de Marrakech, « point de convergence des routes » où se perpétue la tradition des cités orientales, qui veut que les spectacles soient donnés sur les places publiques. Là, en même temps que les montreurs de singes, les charmeurs de serpents, les conteurs et les musiciens, l'herboriste se produit en costume de scène, auprès d'une assistance composée pour une grande part de gens de la campagne venus pour leurs

(1) Marc Augé, « Entretien avec François Raveau » in *Projections : la santé au futur*, n°1, 1989-90, p 81.

affaires et qui, avant de repartir, goûtent pendant quelques heures aux distractions de la ville. Cette foule anonyme se réunit dans un cercle discipliné et informel, autour d'un épigone dont elle attend qu'il divertisse, mais aussi et souvent qu'il apporte à moindre coût des solutions à des problèmes matériels ou spirituels.

Le « boniment », dont la fonction première reste commerciale puisqu'il vise avant tout à séduire, à convaincre le spectateur de devenir acheteur d'un mélange de poudre de plantes, singularise l'herboriste tissinti dans sa pratique professionnelle. D'abord, par les mentions spécifiques à l'histoire et à l'origine ethnique des membres de la corporation, ainsi que par l'attention particulière portée aux troubles sexuels, précisément à l'impuissance masculine, affection toujours grave, car « elle vise l'homme dans sa corporalité, dans son fonctionnement, dans sa dimension existentielle, et dans sa finalité » (2). En effet, alors que dans toutes les autres sphères d'organes nous achoppons sur des symptômes imprécis aux étiologies indistinctes, l'impuissance est différenciée, dans la sphère génitale, des maladies vénériennes par la particularisation de ses causes, comme si la terreur qu'elle inspire à l'idée d'en souffrir en aiguise l'observation clinique, dont naîtra le remède. Sur la place, l'herboriste s'impose donc comme l'interprète de cette hantise proprement masculine, en faisant de l'impuissance sexuelle et de son traitement, le thème essentiel de sa harangue. A la posologie, aux contre-indications, aux précautions d'emploi qui accompagnent et confèrent à la plante son statut de remède, il adjoint des conseils pratiques d'utilisation, sous la forme d'une mise en scène érotique et licencieuse, qui donnent au discours une existence thérapeutique propre parce qu'en « disant des mots obscènes, on provoque, on catalyse, on draine le libidieux. On l'exprime ; on l'appriivoise ; on le désamorce » (3).

« tu ne rajeuniras pas si tu es vieux, mais tu seras toujours chaud. Tiens voilà donne ta main, si vous me sous-estimez, vous serez trompés par votre femme. Si elle te dit « oh je suis fatiguée » il ne faut pas la croire. Elle veut zabba. Quand elle revient du bain et vient à côté de toi, qu'elle te caresse et toi tu ronfles, elle te réveille en disant « dresse-toi » et toi tu l'insultes. Non !!, fais comme ça, touche la et pose ta joue sur la sienne. Il faut que vous soyez nus. Dieu nous a créés ainsi, pose ta main gauche sur son ventre, soulève ton cul jusqu'au ciel et enfonce le zabba. Ne le tient pas avec ta main, le zabba connaît le chemin. Même s'il n'a qu'un œil, il connaît le chemin. Tu peux allumer la lumière, tu peux aussi l'éteindre, il ne se perdra pas ».

Ces boniments constituent par leur caractère éminemment subjectif une voie royale pour entrer dans la culture populaire orale, des supports privilégiés pour révéler les valeurs dominantes, les modèles de conduites et les comportements approuvés ou désavoués, aussi un point d'entrée de choix dans le système médical marocain. Mais ils peuvent être aussi considérés comme de véritables attributs thérapeutiques, des adjuvants efficaces aux plantes, à condition d'en dégager la logique soignante qu'ils véhiculent.

Le premier constat que l'on pourrait faire est presque un lieu commun, c'est celui du primat accordé à la religion dans le

système médical exposé dans les *halkas*. A travers un corpus de pratiques que tout le monde reconnaît sous le vocable de « médecine du prophète », l'herboriste crédibilise sa parole et s'impose comme l'intercesseur entre l'homme souffrant et le Dieu unique, seul décideur de la rémission du mal. Le mythe à partager se donne clairement à identifier comme celui de l'Islam.

Tiens Moulay, même notre prophète a été soigné par ces herbes, il n'y a pas meilleur que notre prophète. Il a vécu des herbes, et elles ont été citées dans des livres. Il n'y a pas de médecine en dehors de ces herbes, il n'y a pas de prophète en dehors de Mohammed prophète de Dieu.

Pourtant, il faut préciser, sans que cela ne remette en cause l'omnipotence de la religion « appliquée », qu'elle n'apparaît pas dans la réalité des pratiques et des représentations aussi « pure » que la rhétorique du discours voudrait le faire entendre. En effet, on a pu relever au fil des mots, différents apports « laïques » que l'herboriste doit absolument greffer à l'ossature religieuse de son « boniment » par des procédés de masquage et de dilution, s'il veut en affirmer les vertus soignantes, mais surtout s'il tient à conserver la cohérence globale du système d'interprétation de la maladie qu'il expose. Ces apports obéissent soit à cette perception spontanée du monde, laquelle appliquée à la thérapeutique fut énoncée par Paracelse par : « tout ce que la nature crée, elle le forme à l'image de la vertu qu'elle entend y cacher », soit au principe de la médecine grecque antique énoncé par Galien : « les contraires sont guéris par leur contraire ».

La justification religieuse ainsi posée comme l'élément explicatif primordial de la maladie et de la santé, il reste encore à comprendre comment s'effectue le passage d'un état à l'autre, par quel biais se manifeste le pouvoir divin.

Dans notre cas, il ne fallait pas être grand clerc pour s'apercevoir que c'est la plante qui est à la base du discours et de la gestuelle de l'herboriste. Vantée comme un procédé thérapeutique capable d'agir sur le corps en tant qu'organisme, la plante est aussi et avant tout le support symbolique du pouvoir de Dieu, car, enfin, si c'est bien l'organe que l'on soigne en administrant la plante, son dysfonctionnement n'en est pas moins clairement vécu par le patient comme la conséquence inéluctable de la défaillance de sa relation au sacré. Aussi, plus que la simple récupération d'un équilibre physiologique par les propriétés contraires, l'important est de renouer les liens du malade au sacré, et c'est précisément le rôle dévolu à la plante. « La croyance partagée permet au malade et à celui qui le soigne de se rencontrer dans la plante et par elle de communiquer silencieusement l'espoir nécessaire et le sens que le monde risque de perdre quand la plante n'est que chimie » (4).

La sacralisation du remède

C'est la parole qui donne la force curative aux médicaments. « Une plante ne guérit que si son administration en tant que médicament est accompagnée d'une formule de sacralisation ». Sur la place Jemaa el Fna, les herboristes de

(2) Ali Ouattah, *Ethnopsychiatrie maghrébine*, Paris, 1993, p. 85

(3) Abdelwahab Bouhdiba, *La sexualité en Islam*, Paris, PUF, 1986, p. 251

(4) Jean Benoist, « La plante médicament, entre ses usages et ses témoins », in *Ecologie humaine*, vol VIII, n°2, p. 60

Tissent le savent bien, leurs discours en attestent de bout en bout, ce qui compte le plus ce n'est pas l'action pharmacologique du remède ni sa composition, mais bien la manière dont il est « pris », dans un contexte culturel religieux partagé par le thérapeute et son patient. Dans cet Islam référentiel, aucune guérison n'est possible sans l'intercession du pouvoir de Dieu, de même qu'aucun remède ne peut être efficace sans que malade et praticien ne reconnaissent ensemble qu'il est chargé de ce pouvoir. Ici, la sacralisation de la formule soignante est obtenue par la référence constante à la médecine du Prophète dont elle est tirée, et renforcée par le jeu du praticien qui dans une imitation saisissante du parangon de tous les musulmans s'impose comme un « spécialiste du sacré », un intermédiaire entre Dieu et l'homme souffrant, auquel ce dernier va devoir s'identifier s'il veut guérir.

L'identification

On le sait, l'image négative de charlatan que traîne l'herboriste avec lui, et dont il a continuellement à se défendre dans son discours, n'incite guère le client à acheter des plantes sur la seule base d'une confiance aveugle accordée à un vendeur trop prolix pour être honnête. Plus que l'escroquerie, c'est l'empoisonnement qui est redouté. Dans cette logique de persécution, le verbe est autant un obstacle à la décision d'achat qu'un atout pour forcer l'innocuité du médicament... à condition qu'il rende « palpable » la religion dont il est le véhicule.

C'est à cela que s'emploie l'herboriste en offrant avec le remède un spectacle dans lequel il se « donne », pour cinq dirhams, comme un homme qui « fut » lui-même un malade potentiel, un malade particulier qui a réussi à guérir par la seule connaissance d'une pharmacopée divine, dont il montre, dans une gestuelle appuyée, qu'il en recueille encore aujourd'hui les bienfaits à titre préventif. Qu'est-ce à dire ? Sinon qu'il vit son « incantation », qu'il la dramatise au plus haut point comme l'acteur sur une scène. En donnant corps à la vitalité des plantes du Prophète, il se donne à l'identification dont sourdra l'« efficacité symbolique » du remède. Précisons qu'il ne s'agit évidemment pas pour le patient de devenir à son tour herboriste, mais néanmoins d'acquérir un pouvoir sur la maladie par l'acte de foi que constitue la consommation de ces plantes.

En effet, ce qui apparaît à l'évidence dans le discours de l'herboriste, c'est l'idée de guérison, d'équilibre et de maîtrise dans l'exercice de ses fonctions que lui procure l'expérimentation des simples. Mais outre l'intelligence, la sagesse, le savoir qu'il tire de la démarche, il accroît aussi ses capacités de contrôle de soi dans l'acte sexuel, sa virilité. Bref, dans cette imitation du Prophète portée à son paroxysme, ainsi poussée jusque dans ses performances les plus enviables, l'herboriste se situe en dehors des catégories pathologiques de l'impuissance.

Dès lors, l'identification du patient à son thérapeute devient possible, au sens que donne la psychanalyse à ce terme, de « processus par lequel un sujet assimile un aspect, une propriété, un attribut de l'autre et se transforme, totalement ou partiellement, sur le modèle de celui-ci ». Il lui suffit pour cela « d'incorporer » la plante.

En effet, le simple geste d'ingérer la plante, pour banal qu'il soit, n'en est pas moins démesurément porteur d'enjeux vitaux et symboliques pour son consommateur. C'est par ce « principe d'incorporation » défini par Claude Fischler comme « le mouvement par lequel nous faisons franchir à l'aliment la frontière entre le monde et notre corps, le dehors et le dedans » et, pourrait-on ajouter, le public et le privé, que se réalise au plus près l'imitation du Prophète par le croyant. Il constitue pour ce dernier, outre un risque - sa méfiance en témoigne -, « une chance et un espoir de devenir davantage ce qu'il est [ou ce qu'il souhaite être] ». En premier lieu, parce qu'incorporer le remède, c'est avant tout incorporer les propriétés pharmacologiques et surtout symboliques qui rendront à l'individu ses capacités génésiques perdues. Ensuite, parce que cette nouvelle santé relève de l'accomplissement du devoir spirituel d'imitation du Prophète, autant par les performances sexuelles que désormais elle autorise, que par les moyens thérapeutiques mis en œuvre pour la recouvrer. Enfin, parce que le choix qualitatif des ingrédients de l'incorporation et de leur mode d'absorption rattache le mangeur à une vision du monde, celle que procure l'Islam. Ainsi « ce n'est pas seulement que le mangeur incorpore les propriétés de la nourriture : symétriquement, on peut dire que l'absorption d'une nourriture incorpore le mangeur dans un système culinaire et donc dans le groupe qui le pratique », et si le remède « construit » le malade, son incorporation est également fondatrice de l'identité collective de son groupe.

Mais il y a davantage : au remède s'attache la maladie qu'il est censé soigner, en l'occurrence ici, *el Berd*, ensemble d'affections dont le discours investit essentiellement la composante sexuelle. Or, ce trouble de la « génitalité », réduit aux symptômes de l'impuissance masculine, s'il génère une telle angoisse personnelle à l'idée d'en souffrir, c'est aussi à l'évidence parce qu'il touche au collectif, bien plus qu'un simple rhume. En effet, la relation sexuelle est avant tout d'essence collective, une « mission sacrée » en tant que « mime de l'acte créateur de Dieu », qui propage la vie, multiplie l'existence, assure la croissance de l'espèce. Ainsi, dans la vision coranique, « l'amour physique débouche directement sur l'ordre communautaire. Le social se signifie à travers le biologique ou, si l'on préfère, l'amour physique est appelé à se spiritualiser en se transcendant vers le collectif ». En restaurant la puissance sexuelle, l'herboriste ne permet-il pas au croyant d'assumer sa participation à cette « œuvre divine dont la majesté suffit à donner un sens nouveau à son existence » ? Enfin, dans la mesure où cette puissance de procréation de l'homme est clairement circonscrite au cadre légal du mariage, n'est-ce pas au renouveau de l'institution familiale construite autour du père et menacée par le modèle individualiste occidental que travaille l'herboriste ? Car, enfin, « la famille sera toujours la base des sociétés », l'une des institutions caractéristiques, un élément originel et fondamental. Cette famille, qui lorsqu'elle ne donne pas la vie condamne inévitablement la société à disparaître, n'est-elle pas l'enjeu primordial de l'action de la plante ?



échos

CONFÉRENCES

Au musée de l'Homme

Le mercredi à 18h30 :

• 5 novembre 2003 : **Les peintures rupestres du Tassili : de la réalité au rêve**, par Denis Vialou, professeur au Muséum.

• 12 novembre 2003 : **Les chercheurs du musée de l'Homme et l'Algérie**, conférence exceptionnelle avec la participation de nombreuses personnalités.

• 19 novembre 2003 : **Constellation d'images : poteries de Kabylie**, par Claude Saïd, professeur honoraire à l'université d'Alger.

• 26 novembre 2003 : **L'art traditionnel du Sahara : la vannerie dans tous ses états**, par Tatiana Benfoughal, chercheur au musée de l'Homme.

• 3 décembre 2003 : **Vivre au Sahara il y a 10 000 ans**, par Ginette Aumassif, directeur de recherche honoraire au CNRS. Salle de Cinéma, entrée libre.

EXPOSITIONS

Au musée de l'Homme

• **Blake et Mortimer à Paris**, du 13 novembre 2003 au 30 avril 2004

A l'occasion du centième anniversaire de la naissance d'Edgar P. Jacobs, père de Blake et Mortimer, et pour rendre hommage à cette œuvre, le Festival international de la bande dessinée d'Angoulême et le musée de l'Homme présentent une grande exposition rétrospective consacrée à ces personnages légendaires de la bande dessinée européenne.

Bien documentées, les histoires de Jacobs ont initié plusieurs générations de lecteurs à la connaissance du monde à travers la science et l'histoire.

Pédagogique et ludique, cette exposition jette un pont entre fiction et réalité ; plus de deux cents dessins originaux seront présentés pour la première fois au public, en adéquation avec des pièces du Muséum national d'histoire naturelle (musée de l'Homme et Jardin des Plantes) : squelette de ptérodactyles, tyrannosaures..., momies égyptiennes, statues incas, machines électriques des années cinquante... Le chronoscaph de « Piège diabolique », le « Centaur club », les laboratoires de Septimus ou Miloch seront reconstitués en trois dimensions.

17, place du Trocadéro, 75116 Paris. Tél. : 01 44 05 72 72.



Au musée Dapper

• **Parures de tête**, jusqu'au 11 juillet 2004

Provenant du fonds Dapper, de grands musées et de collections privées, une

centaine de sculptures et de masques africains révèle l'étonnante diversité des parures de tête, coiffes et coiffures, et des accessoires qui les accompagnent. A travers ces parures, un langage symbolique exprime de façon originale la fonction ou le statut social.

35, rue Paul Valéry, 75116 Paris. Tél. : 01 45 00 01 50.

Du mercredi au dimanche, de 11h à 19h. 5 € ; TR, 2,5 €.

Aux galeries nationales du Grand Palais

• **Gauguin - Tahiti, « l'atelier des tropiques »**, jusqu'au 19 janvier 2004

Exposition conçue autour du tableau, qui pour Gauguin devait être son testament, en haut et à gauche duquel il inscrit : « D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ? », tableau qui quitte pour la première fois le Museum of Fine Arts de Boston.

Centrée sur Tahiti, l'exposition réunit peintures, sculptures, œuvres graphiques, photographies, objets océaniques. Elle marque la célébration du centenaire de la mort de Gauguin.

Place Clemenceau et avenue du Gal Eisenhower, 75008 Paris.

Tél. : 01 44 13 17 17 ou 17 30.

Tlj. sauf mardi, de 10h à 20h, 22h le mercredi. Réservation obligatoire de 10h à 13h. 10,1 € avec réservation ; TR 8,1 €. 9 € sans réservation ; TR, 7 €.

Au musée national des arts asiatiques-Guimet

• **Confucius (551-479)**, du 28 octobre 2003 au 9 février 2004

Dans le cadre de l'année de la Chine en France, évocation de l'un des personnages les plus importants de la culture chinoise. Rappel du contexte historique ; l'homme et sa philosophie présentés grâce aux collections conservées à Qufu, ville natale de Confucius, province de Shandong ; l'aspect religieux du confucianisme qui rayonne de 478 av. J.-C., année suivant la mort de Confucius, à nos jours.

19, av. d'Iéna, 75116 Paris.

Tél. : 01 56 52 53 00.

Tlj. sauf mardi de 10h à 18h. Expo seule, 5,5 € ; TR et dimanche : 4 €.

Au musée national des châteaux de Versailles et de Trianon

• **Animaux d'Oudry, collection des ducs de Mecklembourg-Schwerin, animaux de la ménagerie de Versailles**, du 5 novembre 2003 au 8 février 2004

Jean-Baptiste Oudry (1686-1755) est le peintre animalier le plus célèbre du XVIII^e siècle, qui contribua à la renommée du zoo royal. Dès 1732, le duc Christian Louis II de Mecklembourg-Schwerin commande des tableaux à Oudry afin de constituer une collection. Celle-ci conservée à Schwerin et difficilement accessible est présentée dans l'exposition. 78008 Versailles cedex.

Tél. : 01 30 83 78 00.

Tlj. sauf lundi de 9h à 17h30.

Au musée national du château de Fontainebleau

• **Animaux d'Oudry : collections des Ducs de Mecklembourg - Schwerin**, du 4 novembre 2003 au 9 février 2004

Exposition présentée dans les salles de l'appartement Louis XV, au premier étage du Gros Pavillon, qui ont été restaurées entre 1987 et 1992 et encore jamais ouvertes au public.

Trente œuvres d'Oudry sélectionnées dans les collections du château de Schwerin (quinze tableaux et quinze dessins), dont vingt n'ont jamais été vues du public français, seront présentées avec les vingt-trois tableaux d'Oudry du château de Fontainebleau consacrés au thème de la chasse sous Louis XV. 77300 Fontainebleau.

Tél. : 01 60 71 50 70.

Tlj. sauf mardi, de 9h30 à 17h. 5,5 € ; TR et dimanche, 4 €.

Au musée national du château de Malmaison

• **L'impératrice et ses peintres**, du 19 novembre 2003 au 1^{er} mars 2004

Présentation d'un aspect des collections réunies sous l'égide de l'impératrice Joséphine, la peinture, en raison du rôle de l'impératrice dans la peinture de son temps : peintres de fleurs, paysagistes, artistes animaliers (Granet, Forbin, Bergeret...).

La collection moderne ne comptait pas moins de cent cinquante œuvres dont cinquante sont exposées.

Av. du château, 92500 Rueil-Malmaison.

Tél. : 01 41 29 05 55.

Tlj. sauf mardi de 10h à 12h et de 13h30 à 17h. 4,5 € ; TR, 3 €.

Au musée départemental Albert-Kahn

• **Lumière sur la couleur - La photographie autochrome, 1903-2003**, jusqu'au 29 février 2004

A l'occasion du centième anniversaire du dépôt de la première demande de brevet des Frères Lumière sur l'autochrome, le musée Albert-Kahn, qui possède 72 000 plaques autochromes, présente une exposition consacrée à l'histoire, à la technique et aux applications de ce premier procédé industriel de la reproduction de la couleur. Le parcours va de l'invention du procédé à ses applications diverses, notamment en médecine et dans le domaine scientifique. Plusieurs fonds y contribuent : fonds Shohin, amateur finlandais ; fonds Léon Gimpel, journaliste à l'illustration, qui expérimenta l'autochrome pendant quarante années de reportage ; le fonds Albert-Kahn, qui met l'accent sur l'usage de la photographie autochrome dans les sciences humaines.

Un espace pédagogique doté d'outils d'expérimentation complète l'exposition. 14, rue du Port, 92100 Boulogne-Billancourt. Tél. : 01 46 04 52 80. Tlj. sauf lundi de 11h à 19h.

A la Cité des Sciences et de l'Industrie

• **L'âge de l'aluminium**, jusqu'au 3 novembre 2003

Réalisée sur 800 m², cette exposition présente, dans une scénographie inno-

vante, deux espaces distincts : « l'aluminium en formes », qui comprend une exceptionnelle collection d'objets en aluminium rassemblée par le Carnegie Museum of Art de Pittsburgh et « Aluminium en jeux », qui permet une approche ludique de l'identité de l'aluminium, de ses propriétés, de ses applications industrielles.
30, av. Corentin Cariou, 75019 Paris.
Tél. : 01 40 05 80 00.
Tlj. sauf lundi de 10h à 18h, 19h le dimanche. 7,5 € ; TR : 5,5 €.

Au musée zoologique de Strasbourg
• **Mers et océans : les collections cachées du musée**, jusqu'au 4 janvier 2004

Les spécimens marins des réserves du musée permettent de faire un tour du monde au fonds des mers.
29 bd de la Victoire, 67000 Strasbourg.
Tél. : 03 90 24 04 85.
Tlj. sauf mardi de 10h à 18h.

Au muséum d'histoire naturelle de Grenoble

Rappel :
• **Le corps**, prolongation jusqu'au 5 janvier 2004

A la maison des arts de la table, Arnay-le-Duc (Côte d'Or)

• **De soupes en soupières**, jusqu'au 11 novembre 2003
Comment la soupe est restée au fil des âges une pièce maîtresse de la table du pays.
Arnay-le-Duc (Côte d'Or).
Tél. : 03 80 90 11 59. De 2 à 3 €.

Au musée du Fort Balaguier, La Seyne-sur-Mer

• **D'Azur et d'Orient**, jusqu'au 9 janvier 2004
Cette exposition retrace à l'aide de documents d'époque l'histoire de la Côte d'Azur, dont le mythe est né en 1887 avec la création de la station hivernale puis balnéaire de Tamaris-les-Sablettes.
La Seyne-sur-Mer (Var).
Tél. : 04 94 94 84 72. De 1 à 2 €.

Au château de Chenonceaux

• **Guy Bardone**, jusqu'à fin octobre 2003
L'œuvre de ce peintre est essentiellement constituée de paysages, de natures mortes et d'intérieurs marqués par des couleurs puissantes et un trait délicat.
Château de Chenonceaux (Indre-et-Loire).
Tél. : 02 47 23 90 07. De 6,5 à 8 €.

CONGRES

• **Conférence internationale sur les maladies des plantes**

L'Association française de protection des plantes (AFPP) organise du 3 au 5 décembre 2003 à Tours sa septième conférence sur les maladies des plantes. Sur le thème « Demain, un nouveau paysage en protection des plantes », de grands sujets d'actualité seront traités : agriculture durable et pratiques agronomiques ; apport de la génomique dans les stratégies de lutte contre les agents

pathogènes ; sécurité sanitaire, qualité technologique et maladies fongiques ; état des lieux dans le domaine de la résistance aux matières actives fongicides. Une journée sera consacrée aux substances actives en insistant sur les nouvelles matières actives et l'évolution de la réglementation et ses conséquences sur les produits fongicides.

MUSEES

• **Arts premiers**

L'exposition d'une centaine d'œuvres exceptionnelles des arts premiers dans le pavillon des Sessions au Louvre connaît un grand succès.
De 439 000 la première année, le chiffre des visiteurs est passé à 645 500 en 2001, 759 000 en 2002, deux millions en juin 2003.

Afin de soutenir l'intérêt du public, une rotation des œuvres exposées est assurée. Sur une centaine d'œuvres présentées, six ont déjà regagné leurs musées d'origine depuis l'ouverture et ont été remplacées par de nouvelles pièces, dont deux superbes figurines de Teotihuacan (Mexique), une grande stèle d'ardoise Paiwan (Taiwan) et une sculpture pré-dynastique de style amratién (Égypte, Ve-IVe millénaire avant J.C.).

Quant au musée des Arts premiers du quai Branly, la première version de son site internet (www.quaibrany.fr) a fait l'objet d'une complète refonte en 2002 : présenté en trois langues (français, anglais, espagnol), le site comporte désormais quatre rubriques tous publics (Le musée, Magazine, Exploration, Portes du Monde) et quatre espaces ciblés (Jeunesse, Chercheurs, Presse, Amis du musée), ainsi qu'un mini site « Jacques Kerchache, portraits croisés » qui relate quelques aspects de la vie de celui qui fut l'inspirateur et le premier artisan du musée du quai Branly et de l'antenne préalable créée au Louvre.

(D'après *La lettre d'information*, ministère de la Culture et de la Communication, juin 2003)

• **Nouvelle vocation de la galerie du Jeu de Paume**

La galerie du Jeu de Paume abritera en 2004 une institution dévolue à la photographie et à l'image, qui sera dirigée par Régis Durand, actuellement directeur du Centre national de la photographie.

Cette nouvelle structure assurera la diffusion de la photographie et de l'image sur le plan chronologique (du XIX^e au XXI^e siècle) et sur celui des pratiques photographiques et des disciplines (photo, vidéo, cinéma...). Elle organisera et produira sur son site ou en dehors des expositions, des colloques, des cycles de films ou de vidéo, des activités de recherche ou éducative, et ce en liaison avec les nombreux autres lieux et événements consacrés à la photographie, tant en France qu'à l'étranger.

La programmation du nouveau Jeu de Paume commencera en juin 2004.

(D'après *La lettre d'information*, ministère de la Culture et de la Communication, juillet-août 2003)

• **Le musée de l'homme de Neandertal**

Le 3 août 1908 était découvert dans une petite grotte à proximité du village de la Chapelle-aux-Saints, en Corrèze, le squelette d'un homme de Neandertal inhumé il y a 45 000 ans. La fouille et l'étude de la sépulture prouvèrent qu'à l'âge de l'homme de Neandertal, on enterrait les morts.

Le musée de la Chapelle-aux-Saints présente une reconstitution à l'identique de la sépulture découverte en 1908, une présentation détaillée des résultats de l'étude anthropologique, des outils de pierre trouvés sur le site et qui permettent de connaître les animaux chassés il y a 45 000 ans.

(D'après *La lettre du Limousin*, in *Saga*, avril 2003)

NOUVELLES DU MUSEUM

• **La Diffusion des connaissances**

En inscrivant la diffusion des connaissances au nombre des missions statutaires du Muséum, au même titre que la recherche, la conservation, l'enseignement et l'expertise, le décret de 2001 perpétue la mission historique du Muséum, dont le conseil d'administration doit bientôt examiner la politique de l'établissement dans le domaine de l'accueil des publics. Le directeur général en a tracé les grandes lignes, qui peuvent être ainsi résumées :

Il ne suffit pas de s'ouvrir aux publics, lui rendre accessible les collections et les connaissances ; il faut aller vers eux à l'aide de tous les moyens modernes de communication, car la concurrence est forte dans le domaine du loisir, culturel et autre.

Pour ce faire, la professionnalisation de la communication et l'amélioration des moyens mis en œuvre (visites, livres, cours) s'imposent. Connaître son public, tant dans sa composition que dans ses attentes, est une nécessité pour bien adapter les manifestations proposées. Une large fréquentation de celles-ci en est la justification. Les éventuels bénéfices que rapporterait une manifestation seraient réinvestis dans des actions de même nature, les charges de fonctionnement général de l'établissement étant équitablement partagées entre les différentes missions.

Il est donc prévu de mettre en place, comme dans les institutions comparables, une direction en charge de la diffusion, et donc de la communication qui en est une des formes. Elle devra mettre en valeur l'image du Muséum fondée sur son histoire et sur une qualité de service public, qualité qui pourrait déboucher sur une certification ou une charte.

(D'après *Actualités*, lettre d'information du Muséum national d'histoire naturelle, n° 10, juin-juillet 2003)

• Les projets de rénovation du musée de l'Homme

Le 1^{er} juin 2003, Zeev Gourarier, conservateur en chef du patrimoine, professeur à l'école du Louvre et, jusqu'à cette date, directeur-adjoint du musée national des arts et traditions populaires, a été nommé directeur du département du musée de l'Homme.

Il a aussitôt participé aux travaux de la commission de rénovation du musée qui comprend douze spécialistes, dont J.-P. Mohen qui la dirige, et à laquelle s'associent des experts. Cette commission s'est déjà réunie six fois et un point de ses réflexions a été présenté au conseil d'administration du Muséum du 17 juin 2003. Ces réflexions ont porté sur les objectifs généraux d'une présentation muséographique des recherches les plus récentes faites sur l'Homme. La collecte des informations les plus récentes (en biologie, archéologie, anthropologie...) a permis de dégager les grands axes qui structureraient le nouveau musée :

Le premier poserait la question de la place de l'Homme sur la terre. Cette place n'est plus centrale et la finalité de l'évolution est remise en cause ; cependant, l'Homme reste unique par son cerveau, ses aptitudes cognitives, ses techniques, ses facultés d'intégration sociale.

Le deuxième axe de l'exposition serait la découverte du corps humain, mémoire et prise de conscience de l'évolution biologique dans toute sa diversité. Ceci introduirait le troisième axe consacré à l'interprétation des archives de l'histoire de l'espèce humaine, tant paléontologique que technique.

Le quatrième axe serait consacré aux unités sociales et culturelles, présentées sous forme de synthèse, complétées d'exemples d'habitats les plus complets possibles. La mégapole et le développement durable seraient traités dans le cadre d'une démographie peu maîtrisée. Un cinquième et dernier axe ouvrirait les perspectives de l'Humanité, assez jeune par rapport aux autres espèces vivantes. L'étude de ces thèmes doit faire l'objet des prochaines réunions de la commission. Il sera tenu compte de l'exposition des collections permanentes et des expositions temporaires, ces dernières devant être poursuivies pour garder une activité renouvelée au musée pendant la gestation du nouveau projet scientifique et muséographique.

(D'après *Actualités*, lettre d'information du Muséum national d'histoire naturelle, n° 10, juin-juillet 2003)

• Toilette de printemps à la galerie de Paléontologie

En mai dernier, il a été procédé, pour la première fois depuis la construction du bâtiment de la galerie de Paléontologie, à la dépose de l'immense vitre qui protégeait le squelette de *Macrotherium* de Sansan. Ce fossile reconstitué en 1887 par Filhol est jusqu'à maintenant le seul spécimen complet connu ; il est en outre le représentant d'un des groupes les plus énigmatiques parmi les mammifères fossiles : tête de cheval, dents de rhino-

céros, membres de gorille, mains de pangolin, le tout sur un corps hybride entre girafe et rhinocéros. Grâce à ce spécimen complet, les quelques ossements épars trouvés au XIX^e siècle dans plusieurs gisements ont pu être identifiés. Les techniciens ont consolidé et dépoussiéré le fossile dont un moulage a été pris, tandis que des chercheurs venaient l'étudier, notamment le professeur Guérin de Lyon 1 en vue d'une monographie sur les mammifères du riche gisement de Sansan.

Cette opération prévue depuis quinze ans a enfin pu être menée à bien grâce à la coopération de la direction des collections et des départements des Galeries et de l'Histoire de la Terre.

Parallèlement, le moulage en papier mâché de *Dinoceras*, grand mammifère muni de trois paires de cornes et de longues canines supérieures, a été restauré par les spécialistes français les plus compétents en cette ancienne technique de moulage.

Ce spécimen avait été offert en avril 1889 au Muséum par le paléontologue américain Othniel Charles Marsh et sans doute présenté au public dans l'ancienne galerie de la Baleine au milieu de fossiles originaux, seuls alors exposés.

(D'après J.G. M. in *Actualités*, lettre d'information du Muséum national d'histoire naturelle, n° 10, juin-juillet 2003)

• Quelques nouveautés au parc zoologique de Paris

Une convention vient d'être signée entre l'aquarium de la Porte Dorée et le parc zoologique de Paris, créant un billet couplé qui permet au visiteur de découvrir les deux établissements au moyen de ce billet, valable quinze jours.

Il est à nouveau possible, au parc zoologique, d'accéder gratuitement au sommet du grand rocher, fermé depuis deux ans. Du haut de ses 65 m, on peut admirer le parc et découvrir les principaux monuments de Paris à l'aide d'une table d'orientation.



Enfin, une nouvelle plus « zoologique », l'arrivée au parc de Lodja (*Okapia johnstoni*), une okapi femelle qui formera avec Günther, arrivé en juin 1995 du zoo de Francfort, un couple

unique en France, dont on espère une descendance.

(D'après *Actualités*, lettre d'information du Muséum national d'histoire naturelle, n° 10, juin-juillet 2003)

• Le laboratoire souterrain du Muséum

D'étonnantes galeries souterraines serpentent sous le Jardin des Plantes. Ici, comme dans divers secteurs du V^e arrondissement, le sous-sol est truffé d'anciennes carrières, remontant parfois à la ville gallo-romaine. Certaines associations de géologues souhaiteraient réhabiliter une partie de ces sites.

Un petit escalier discret, au pied de l'hôtel de Magny (siège de l'administration du Muséum) permet notamment d'accéder, à plus de 5 m de profondeur, à un méandre

de cinq galeries creusé en 1776 par la ville de Paris pour évaluer l'état des exploitations créées au Moyen-Âge.

Une autre aventure a commencé au XIX^e siècle sous le Muséum et qui est rapportée dans l'« Atlas du Paris souterrain » - éd. Parigramme : l'installation en 1897, à 5 m de profondeur, d'un laboratoire de zoologie où Armand Viré étudiait les transformations que subissaient insectes, poissons... maintenus enfermés dans l'obscurité. Ce site d'expérimentation fut affecté par la crue de la Seine de 1910, mais on peut toujours voir des installations et notamment la paille, dalle monolithe d'ardoise.

(D'après le *Figaroscope*, 26 mars-1^{er} avril 2003)

AUTRES INFORMATIONS

• La gemmothérapie

Les bourgeons de certaines plantes comme le cassis, le pin ou la vigne peuvent être utilisés en phytothérapie. Le médecin belge Pol Henry, à l'origine de cette méthode, publia ses travaux en 1970 sous le nom de phytoembryothérapie. C'est le médecin français, M. Tétou, qui forgea le nom de gemmothérapie (à partir du nom latin *gemma* qui signifie bourgeon), terme qui a été adopté et généralisé.

La phytothérapie embryonnaire concentrée a pour base les bourgeons et les jeunes pousses d'arbres et d'arbustes mis directement à l'état frais à macérer dans un mélange d'eau, d'alcool et de glycérine.

Les tissus végétaux embryonnaires contiennent plus d'acides nucléiques que les autres tissus, mais aussi des hormones de croissance, des vitamines, des oligo-éléments, des minéraux et surtout de la sève.

La gemmothérapie utilise la totalité du végétal sous forme embryonnaire : le macérât glycérolé du tilleul, par exemple, possède les propriétés sédatives liées aux fleurs, mais aussi les vertus dépuratives et diurétiques de l'aubier.

Le bourgeon du cassis (le cassis est connu depuis le XII^e siècle pour ses applications en médecine et revient en force au début du XX^e) a une action anti-inflammatoire, antiallergique et synergique avec d'autres macérâts-mères auxquels il peut être associé. Il est indiqué dans de nombreuses pathologies aiguës ou chroniques et pourrait remplacer la cortisone. Le bourgeon de vigne a des propriétés anti-inflammatoires au niveau des articulations. Celui du pin crochet apporte des minéraux et combat l'usure et la destruction des cartilages. Quant à la sève du bouleau verruqueux, elle est connue depuis longtemps des peuples nordiques pour sa richesse en minéraux. Grâce à cette sève, le bourgeon a de nombreuses propriétés thérapeutiques, notamment dans le cas des infections rhumatismales ; en outre, il stimule la régénération osseuse.

(D'après Ph. Andrianne, *La Garance voyageuse*, n° 62, été 2003)

• Deux nouveaux hôtes dans les bassins du port du Havre

L'inventaire des espèces qui vivent dans le port du Havre effectué au cours du dernier trimestre 2002 a révélé la présence d'une éponge très rare, *Oceanapia isodyctiiformis*. Elle a été repérée sous 4 m d'eau sur de vieux câbles rouillés dans le bassin de la Citadelle. On ne connaît dans le monde que quatre spécimens de cette éponge, décrite pour la première fois il y a un siècle et demi. C'est la première fois qu'elle a été observée en plongée et photographiée ; identifiée par le laboratoire d'Endoume à Marseille, cette découverte donnera lieu à une courte publication.

Les plongées effectuées en janvier et février 2003 ont révélé la présence d'un bryzoaire, identifié comme *Tricellaria inopinata*. Cette espèce originaire du Pacifique oriental, repérée pour la première fois dans la lagune de Venise, s'est répandue en mer du Nord, sur les côtes anglaises de la Manche et sur les côtes atlantiques françaises, mais c'est la première fois qu'il est observé sur les côtes françaises de la Manche.

(D'après *La feuille du Muséum* d'histoire naturelle du Havre, avril 2003)



• La mer perd ses dents

Après avoir évolué pendant 400 millions d'années dans les mers du globe et avoir survécu à plusieurs grandes vagues d'extinction, les requins menacent de succomber à l'homme.

Suspectée depuis plusieurs décennies, la raréfaction des squalos n'avait encore jamais pu être vraiment confirmée, faute de données disponibles. Aujourd'hui, grâce à l'initiative du National Marine Fisheries Service, qui depuis 1986 oblige les bateaux de pêche américains à indiquer les espèces de requins attrapés accidentellement ou non, les chiffres existent et sont alarmants. Toutes les espèces, à l'exception du mako, auraient décliné de plus de 50 % dans les quinze dernières années dans l'Atlantique nord. Les captures accidentelles, auxquelles les requins survivent rarement, mais aussi l'exploitation pour leurs ailerons (cuisine asiatique), leur foie (riche en vitamine A), leur peau (pour la maroquinerie) et de plus en plus leur chair (remplacement d'autres espèces traditionnelles venant à manquer pour cause de surpêche) en sont la cause.

Même si la dernière conférence de la CITES a inscrit difficilement le requin pélerin et la baleine dans son annexe II, il n'y a pas grand monde pour s'en emouvoir.

Ces animaux, véritables merveilles de l'évolution, ne pourront être sauvés que par des mesures drastiques, notamment de contrôle des pêches, à condition que l'homme se réveille à temps.

(D'après *Science et avenir*, avril 2003 et *Le courrier de la Nature*, n° 206, mai-juin 2003)



• Recensement de léopards en Russie

Le léopard d'Extrême-Orient est le plus rare des grands mammifères. D'après de récentes études, il ne resterait dans la nature que vingt-cinq à quarante animaux, dont la majeure partie dans le sud-ouest du territoire du Primorié. Ce nouveau recensement, débuté en février, alors que la neige rend visibles ses traces, devrait permettre de déterminer le nombre approximatif d'individus, leur zone de peuplement et d'autres données sur leur biologie.

(D'après *Le courrier de la Nature*, n° 206, mai-juin 2003)

• Redécouverte d'une espèce considérée comme disparue

La forêt sèche de Nouvelle-Calédonie, encore appelée sclérophylle, regroupe des formations forestières aujourd'hui plus ou moins dégradées. L'intérêt biologique, la rareté et la fragilité de ce type de forêt ont conduit à l'émergence d'un programme de conservation des forêts sèches (PCFS) qui réunit neuf partenaires institutionnels (Etat, Nouvelle-Calédonie, Province Nord, Province Sud, IAC (1), IRD (2), UNC (3), CIE (4) et WWF France). Ce programme recouvre des actions engagées en faveur de l'élaboration future d'un plan de gestion qui devrait garantir la conservation de cette forêt. C'est dans ce cadre que *Pittosporum taniatum*, petit arbre d'une espèce que l'on croyait éteinte, a été récemment redécouvert (l'espèce fut déclarée éteinte en 1994 trop hâtivement).

Ces petits arbres au port tortueux font l'objet d'un suivi régulier. Suite au prélèvement des fruits et aux semis réalisés, les premières germinations ont été obtenues en laboratoire et en pépinière. Dans un premier temps, une conservation *ex situ* pourra donc être assurée.

(D'après *Le courrier de la Nature*, n° 206, mai-juin 2003)



• Nourrissage hivernal et épizootie

Dans le département du Rhône, la section départementale du CORA (5) a signalé début mars une forte mortalité chez le tarin des aulnes, puis ensuite chez le chardonneret, le pinson des arbres et le verdier. Une bactérie du groupe des salmonelles serait à l'origine de cette épizootie.

Il semble que la fréquentation des mangeoires artificielles ait eu des conséquences aggravantes par contagion intra et inter-spécifique. Un communiqué de presse émanant de la Préfecture du Rhône a demandé aux adeptes du nour-

risage hivernal d'interrompre prématurément l'apport de graines, afin que les oiseaux se dispersent. Le CORA recommande de désinfecter soigneusement les installations à l'eau de javel, en utilisant des gants jetables lors des manipulations, car les salmonelles sont susceptibles de contaminer l'organisme humain.

(D'après *Le courrier de la Nature*, n° 206, mai-juin 2003)

• Un rucher conservatoire à Ouessant

Depuis de nombreuses années, les apiculteurs, notamment en France, ont tenté d'améliorer leurs essaims en introduisant dans les ruchers des reines de sous-espèces européennes présentées comme plus reproductrices (*Apis mellifera carnica*, *A. m. ligustica*, *A. m. caucasica*). Une dérive génétique incontrôlable et irréversible a été ainsi introduite.

Or, dans le département du Finistère, peu d'abeilles exogènes ont été introduites et l'île d'Ouessant pourrait ainsi jouer un rôle dans la conservation de l'abeille noire européenne (*Apis mellifera mellifera*). A 18 km du continent, l'île de 1 500 ha, bien ensoleillée, protégée des vents dominants est exempte de pesticides ; elle offre en outre une flore de qualité (bruyère, ajonc...) suffisante pour une centaine de colonies.

L'apiculture ne commence réellement sur l'île qu'en 1978 et c'est en 1987 que germe l'idée d'un conservatoire de l'abeille noire locale, bien adaptée au milieu, et en 1989 qu'est créée l'Association pour la conservation et le développement de l'abeille noire et qu'est décidée l'installation à Ouessant d'un rucher conservatoire pour l'écotype breton.

Quatre-vingts colonies sont actuellement installées sur un terrain mis par l'EDF à la disposition de l'association et dans quelques ruchers annexes. Des mesures d'hygiène strictes ont été prises afin de maintenir les essaims en bonne santé et les membres de l'association peuvent obtenir du couvain de pure souche ainsi que des essaims et des reines fécondées sur l'île, ce qui évite toute mésalliance.

(D'après *Le courrier de la Nature*, n° spécial Abeilles, 2002)

• Les méduses en Méditerranée

Les méduses filtrent l'eau, sans elles la mer serait un bouillon de culture. Il est important de les reconnaître, car toutes ne sont pas urticantes : la pélagie (*Pelagia noctiluca*), urticante et phosphorescente, de coloration bleu violet ou rose ; l'aurélie (*Aurelia aurita*) pourvue d'une ombelle presque plate est sans danger ; la velette (*Velella velella*) toute petite, surmontée d'une voile, elle se laisse pousser par le vent et n'est pas urticante ; l'œuf au plat (*Cotylorhiza tuberculata*), méduse de grande taille (jusqu'à 35 cm) est sans danger pour l'homme.

(D'après le *Guide de découverte des animaux en méditerranée* (ASPAS Doc))



(1) IAC : Institut agronomique néo-calédonien

(2) IRD : Institut de recherche pour le développement

(3) UNC : Université de Nouvelle-Calédonie

(4) CIE : Centre d'initiation à l'environnement

(5) CORA : Centre ornithologique Rhône-Alpes



CLOTTE (J.). – **Passion Préhistoire.** La maison des roches (Paris), février 2003, 174 p. 12,8 x 19,5, fig., cartes, photos en couleur, notes. 18 €.

Il est inutile de présenter l'auteur, Jean Clottes, dont la passion pour la préhistoire l'a amené à publier différents ouvrages tant sur la recherche en préhistoire, l'art rupestre mondial, que sur le quotidien de l'archéologue.

Dans le présent recueil de nouvelles, il cherche à faire partager au lecteur quelques-unes de ses aventures et à lui conter quelques anecdotes.

C'est tout d'abord la fouille solitaire de la vaste caverne ornée des Eglises dans l'Ariège. Fouille qui dura quatorze ans et qui permit, entre autres, de constater que les Magdaléniens s'y étaient installés.

Le deuxième récit est une relation des séjours de Jean Clottes en Espagne et notamment du premier à Puerto Viego, qui fut à l'origine de sa passion pour l'art pariétal paléolithique et de son abandon de l'étude des dolmens.

Le lecteur revient ensuite en Ariège, dans la caverne du Mas-d'Azil où fut découvert un propulseur entier appelé « Faon aux oiseaux », puis au musée du même lieu, dont il suit la création et l'inauguration.

Les trois derniers récits se passent dans des pays étrangers et lointains :

En Australie, dans des régions reculées : le parc national de Kalkadu en terre d'Arnhem et le Kimberley, à la recherche des peintures aborigènes dans des sites plus beaux les uns que les autres, au prix d'innombrables péripéties.

Dans le nord du Niger, en compagnie d'un groupe de Touaregs amis, dans un site antérieurement repéré près de Dabou où se trouvaient deux girafes sculptées dans le grès de l'Aïr. Très vulnérables, il fallait en prendre des moulages et répertorier en outre les gravures néolithiques présentes sur les roches voisines du désert.

On retrouve l'art rupestre sur les cinq continents, aussi est-ce une expédition réalisée en janvier 2002 au Mexique qui nous est finalement contée. Elle se passe en Baja California, région proche des Etats-Unis, en compagnie de spécialistes américains familiers de ces lieux inhospitaliers, mais riches en fresques peintes dans des abris cachés au flanc des canyons. Ces abris ont toujours été occupés, à la différence des abris européens. Toutes ces peintures, malgré les convergences dues à l'emploi de techniques identiques, ont un caractère original ; sur des photos, les spécialistes peuvent, d'un coup d'œil, en donner l'origine.

Une lecture agréable, instructive et qui donne des envies d'aventure.

J.C.



WALTER (H.), AVENAS (P.). –

L'Étonnante histoire des noms des mammifères

(de la musaraigne étrusque à la baleine bleue). Illustrations F. Boiron. Robert Laffont (Paris), avril 2003, 486 p. 17 x 24, fig., tabl., réf., index,

table des matières détaillée. 24 €.

Henriette Walter est professeur émérite de linguistique à l'université de Haute-Bretagne et auteur de très nombreux ouvrages. Pierre Avenas, ancien élève de l'École polytechnique, ingénieur, auteur d'études scientifiques, a pendant de nombreuses années accumulé des informations étymologiques sur les noms d'animaux et a eu l'idée d'un livre sur ce sujet.

Ces deux personnalités ont mis en commun leurs compétences pour rédiger le présent ouvrage qui n'est ni un dictionnaire, ni une encyclopédie, mais une sorte de bestiaire étymologique, un pseudo-dictionnaire développé par thèmes, complété par des « pauses anecdotiques », qui égayent la rigueur de l'ensemble.

Dans toutes les langues, les animaux sont partout présents, souvent dissimulés en raison de l'évolution phonétique.

L'aventure des noms d'animaux, et en particulier des mammifères, remonte loin dans l'histoire de l'humanité, les hommes ayant tôt côtoyé ou affronté des animaux auxquels ils ont donné un nom caractérisant le trait qui les avait le plus frappés.

L'histoire des noms des mammifères, noyau central de l'ouvrage, permet des digressions géographiques, mythologiques, littéraires...

Pour constituer une base de travail raisonnable, ont seuls été retenus les quelque trois cents mammifères cités dans les trois dictionnaires récents de la langue française : Petit Robert, Petit Larousse, Hachette.

Pour éviter le morcellement du classement alphabétique, les auteurs ont effectué un regroupement thématique autour de chacun des mammifères cités, choisis en fonction de l'univers linguistique qu'ils animent et des trésors d'imagination déployés pour les nommer. Ainsi, au chapitre « Autour du chat » trouve-t-on, entre autres, le puma.

Chaque chapitre intitulé « Autour de... » comporte une courte présentation annonçant les différents mammifères dont il sera question et une indication de l'ordre, de la famille, de la sous-famille, du genre, de l'espèce. Pour chaque mammifère, à la droite du titre est donné son nom en italien, espagnol, anglais, allemand.

Dans les tableaux multilingues, dix-sept langues ont été retenues, dont treize indo-européennes, deux non indo-européennes et deux langues internationales auxiliaires.

Pour la langue française, le prolongement du nom des mammifères dans le

lexique français est représenté par une rosace de tous les noms dérivés.

Les espaces dits de détente apportent des renseignements complémentaires sous forme ludique et les illustrations originales sont un attrait supplémentaire de cet ouvrage qui ravira tous les passionnés de la langue française, et des langues en général, et tous les amis des animaux.

J. C.

GENOT (J.-C.). – **Quelle éthique pour la nature ?** Edisud (Aix-en-Provence), 2003, 191 p. 17 x 24, 18,50 €.

Jean-Claude Génot est ingénieur écologue chargé de la protection de la nature au Syndicat de coopération pour le Parc naturel national des Vosges du Nord, il coordonne un programme d'étude et d'inventaire consacré au patrimoine naturel, ainsi que l'édition d'annales scientifiques.

Dans son ouvrage, l'auteur fustige l'anthropocentrisme rencontré chez les gestionnaires, voire chez les écologistes et protecteurs de la nature. Gérer la nature, c'est dénaturer ! Une réflexion qui conduit Jean-Claude Génot à affirmer, à l'aide d'exemples concrets, notamment la tempête de décembre 1999, que les gestionnaires doivent abandonner leur domination et laisser la nature évoluer dans un espace de liberté. Il faut conserver de vastes espaces de vraie nature sauvage, admettre la structure et la dynamique des écosystèmes et que le changement est inévitable. Autrement dit, il faut concevoir des territoires pour l'homme et d'autres territoires pour la nature (réserves de biosphères).

Que l'auteur convainque ou pas le lecteur, il conduit celui-ci à s'interroger sur l'homme et ses comportements.

J.-C. J.

(Ouvrages disponibles à la librairie du Muséum)



DELAVEAU (P.). – **Expliquez-moi les plantes - voyage en botanique.**

Illustrations J.-C. Guéguen (1).

Pharmathèmes (Paris), mai 2003, 506

p. 17 x 24, très nombreux dessins, photos en couleur, glossaire,

bibliographie, index des principaux genres cités. 59 € (remise de 10% consentie par l'éditeur aux membres de la Société des Amis du Muséum).

Pierre Delaveau (2) précise ainsi l'objectif de son ouvrage : « tenter de présenter dans son ensemble le monde des plantes, avec ses aspects architecturaux et physiologiques », car si à l'heure actuelle les plantes sont très en faveur, leur connaissance est insuffisante.

(1) Jean-Christophe Guéguen, docteur en pharmacie, a soutenu une thèse en pharmacognosie. Passionné de peinture et de dessin, il a fixé sur le papier des centaines de spécimens végétaux.

(2) Le professeur Pierre Delaveau est docteur en pharmacie et en médecine, agrégé de botanique et de pharmacognosie ; a soutenu une thèse de physiologie végétale et enseigné pendant plusieurs années la botanique dans les facultés de pharmacie.

Le voyage en botanique commence par une présentation des plantes vertes ; un critère facile à appliquer sera utilisé pour reconnaître les plantes : la disposition alterne ou opposé qui permet de distinguer rapidement des groupes végétaux, parfois des genres et des espèces. Il se poursuit à travers les herbes, les arbustes et les arbres ; une pause pour avoir un aperçu des règles strictes qui commandent l'architecture naturelle des plantes et le principe de symétrie que chacun peut observer sur une section de pomme, ou, pour les feuilles, par rapport au plan central que représente la nervure principale.

Le voyage reprend en cheminant dans deux grandes parties très structurées :
- Organisation et physiologie de la plante

Cette partie comprend un exposé succinct de l'anatomie et de l'organisation physiologique des plantes, largement illustré de dessins, de coupes, de photos en couleur et complété de notes en marge, d'exemples dans des encadrés, de « chapeaux » en caractères gras au début de chaque chapitre.

- Comment identifier

Cette partie, qui bénéficie de la même présentation que la précédente, commence par un bref historique des progrès réalisés en botanique descriptive, le rappel du code international de nomenclature et du vocabulaire indispensable à connaître, un lexique des noms latins qui servent à caractériser les espèces. Puis une petite incursion dans la présence des animaux dans le vocabulaire botanique avant d'aborder les classes, sous-classes, ordres et les procédés rapides qui permettent au moins de situer une plante dans le groupe général de la famille. Suivent des listes de plantes regroupées selon leur mode de vie, leur morphologie, leurs habitudes physiologiques et phytosociologiques, listes dans lesquelles on a plaisir à retrouver des plantes qui vous sont familières.

Une dernière partie intitulée « Aspects pratiques » regroupe quelques moyens d'identification rapide, des conseils pour le désherbage, une initiation au bouturage, au greffage, à la taille. La protection des plantes, les soins contre les maladies et les insectes ; la confection d'un herbier et des bouquets.

Glossaire, bibliographie succincte, index des principaux genres cités complètent cet ouvrage pratique, plaisant à consulter, qui doit inciter à s'intéresser aux plantes et à leur identification et à approfondir ses connaissances.

J. C.

PELT (J.-M.). – **L'avenir droit dans les yeux.** Entretiens avec Martine Leca. Fayard (Paris), février 2003, 165 p. 12 x 18,5, 13 €.

Jean-Marie Pelt, le savant, le sage est inquiet. Il se sent décalé, car il ne retrouve pas dans la société les valeurs qui sont les siennes (humanisme, respect, solidarité, spiritualité). La puissance de l'argent s'étend désormais aux « objets culturels ». Les fonds publics

ne finançant plus que très partiellement, les chercheurs vont glaner l'argent dans les entreprises. La science n'est plus au service de l'intérêt général, mais au service d'intérêts économiques et financiers pas toujours compatibles avec l'orientation voulue par l'opinion publique.

Interrogé par Martine Leca, elle-même auteur d'ouvrages, Jean-Marie Pelt s'exprime sur les intégrismes et les fondamentalismes, la montée en puissance des multinationales, du monde marchand, la télévision dans la culture, la violence, les valeurs. Il se prononce sur l'écologie, la nécessaire sécurisation de la chimie, le développement durable et se demande : que sera demain ? Enfin, il aborde sans réserve la vie spirituelle. Défenseur de l'environnement, « Monsieur Plantes » dit à Martine Leca, toujours avec humour, les choses graves de notre époque.

J.-C. J.

(Ouvrage disponible à la librairie du Muséum)

COUTIN (L., B. et C.). – **Promenades naturalistes sur la côte d'Azur.** Nathan (Paris), mai 2003, 124 p. 19,5 x 28, environ 150 planches en couleur. 22 €.



Ces « promenades » viennent enrichir la très plaisante collection des « carnets naturalistes ». Les auteurs mettent d'abord en garde contre l'utopie, le mythe que constitue la « Côte d'Azur » et se présentent ainsi au lecteur : « La démarche de l'humble

naturaliste des trois règnes, doublé d'un dessinateur, est d'analyser en observant et d'observer en dessinant pour comprendre ce que la nature lui décline... ». Dans cet ouvrage, la côte d'Azur s'arrête là où le laurier-rose et le pin parasol disparaissent.

Les carnets s'élaborent à partir d'un point fixe, véritable observatoire ouvert sur la nature, toute l'année, dans la presqu'île de Saint-Tropez, à mi-chemin entre Marseille et Menton, à l'abri de vignobles, repart naturel contre l'expansion des constructions. Ce lieu, propice aux observations d'affût, est le point de départ d'incursions d'un ou plusieurs jours dans la Côte d'Azur ; une carte délimite la bande côtière rocheuse et sinieuse où se déroulent les promenades.

Des itinéraires précis, rendus vivants par les illustrations : aquarelles des sites, dessins qui concrétisent les découvertes : vieux châtaigniers, moulins, insectes (mantes religieuses, cétoines diverses...), plantes différentes suivant les saisons (bruyères arborescentes en fleurs fin mars, fruits du sorbier en septembre...), oiseaux (goéland argenté). Des coupes géologiques et des présentations de roches précisent la nature du sol sur lequel évolue le randonneur.

Quatre itinéraires bien délimités, chacun par une carte, sont offerts : « La corniche et la forêt des Maures : de

Bormes-les-Mimosas à Cavalaire », « De Cavalaire à Saint-Aygulf, à travers la presqu'île et le long de la côte », « De Fréjus et Saint-Raphaël à Cannes », « D'Est en Ouest, la « French Riviera » : de Menton au cap Ferrat ».

Après ce cheminement enchanteur, on referme le livre avec nostalgie en pensant, en cette fin d'été 2003, à tout ce qui vient d'être ravagé par le feu.

J. C.

Nous avons lu pour les enfants



PYE (C.). – **Sauvages ! Les animaux du futur.** Conseillère technique, Christiane Deny du Muséum national d'histoire naturelle. Nathan (Paris), septembre 2003, 96 p. 21,6 x 27,9 (dès 9 ans), DVD de 12 minutes, 18,50 €.

Imagination, possible évolution, l'auteur invite le jeune lecteur à se propulser dans le futur quand l'homme aura disparu de la Terre, laissant place aux seuls animaux sauvages rescapés.

Une explication complète est donnée sur l'évolution de la Terre depuis deux cents millions d'années et à prévoir dans trois périodes clefs : dans cinq millions d'années, dans cent millions d'années, dans deux cents millions d'années. A partir du règne animal d'aujourd'hui, il a été nécessaire d'en comprendre l'évolution, d'observer les indices du passé et d'entreprendre le scénario du futur. Sous la forme d'un atlas illustré en couleur, ainsi apparaît tout un bestiaire plus ou moins fantastique, voire inquiétant, lequel, espérons-le, n'empêchera pas les jeunes lecteurs de dormir.

(Une série télévisée de trois épisodes intitulée « Sauvage sera le futur » a été diffusée sur ARTE en décembre 2002, et de nouveau, les 3, 10, 17, septembre 2003).

J.-C. J.

LA SOCIÉTÉ VOUS PROPOSE

- des conférences présentées par des spécialistes le samedi à 14 h 30,
- la publication trimestrielle « Les Amis du Muséum national d'histoire naturelle »,
- la gratuité des entrées au MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE (site du JARDIN DES PLANTES),
- un tarif réduit pour le PARC ZOOLOGIQUE DE VINCENNES, le MUSÉE DE L'HOMME et les autres dépendances du Muséum.

En outre, les sociétaires bénéficient d'une remise de 5 % :

- à la librairie du Muséum, 36, rue Geoffroy-St-Hilaire (☎ 01 43 36 30 24),
- à la librairie du Musée de l'Homme, place du Trocadéro (☎ 01 47 55 98 05).

APPEL À DOCUMENTATION

Une des missions de la **Cellule de rénovation des Galeries d'Anatomie comparée et de Paléontologie**

est de reconstituer l'histoire de ces galeries, des collections qu'elles contiennent et du bâtiment qui les abrite. Notre Institution possède, certes, des archives importantes, mais nous pensons que les archives provenant de fonds particuliers peuvent nous apporter des éclairages originaux sur la connaissance de ces lieux.

Aussi, sommes-nous à la recherche de documents de toutes sortes : photos de famille, cartes postales anciennes, détails et narrations d'événements comme les spectacles donnés dans les galeries, les inondations de 1910, la vie du bâtiment pendant les deux guerres mondiales, le grand déménagement des collections d'anthropologie en 1937/38, l'arrivée de spécimens, etc.

Si vous pouvez nous aider dans notre mission, prenez contact avec Cécile Colin par téléphone au 01 40 79 54 68 ou par courrier électronique : colin@mnhn.fr

Nous vous remercions par avance de l'attention que vous aurez portée à notre requête et espérons vous rencontrer prochainement.

Jean-Guy Michard et Cécile Colin, Cellule de rénovation des Galeries d'Anatomie comparée et de Paléontologie, 8, rue Buffon 75005 Paris

SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE ET DU JARDIN DES PLANTES

57, rue Cuvier, 75231 Paris Cedex 05

Fondée en 1907, reconnue d'utilité publique en 1926, la Société a pour but de donner son appui moral et financier au Muséum, d'enrichir ses collections et de favoriser les travaux scientifiques et l'enseignement qui s'y rattachent.

PROGRAMME DES CONFÉRENCES ET MANIFESTATIONS DU QUATRIÈME TRIMESTRE 2003

Les conférences ont lieu dans l'amphithéâtre de paléontologie, galerie de paléontologie, 2 rue Buffon, 75005 PARIS

OCTOBRE

Samedi 4
et Samedi 11

Voir bulletin de juin 2003

Samedi 18
14 h 30

Peut-on voir dans le chamanisme une "religion de la nature" ? par Roberte HAMAYON, directeur d'études EPHE (sciences religieuses). Avec diapositives.

Samedi 25
14 h 30

Les tortues terrestres actuelles, par Roger BOUR, maître de conférences au Muséum. Avec vidéoprojections.

NOVEMBRE

Samedi 8
14 h 30

Visions aranéologiques, par Christine ROLLARD, maître de conférences au Muséum. Avec diapositives et rétroprojections.

Samedi 15
14 h 30

Peut-on encore sauver les tortues marines d'Afrique Occidentale ? par Jacques FRETEY, co-chairman du groupe de spécialistes des tortues marines de l'UICN, expert CMS. Avec vidéoprojections.

Samedi 22
14 h 30

Apports possibles de l'anthropologie aux méthodes ethno-pharmacologiques dans le sud-ouest de Madagascar, par Gabriel LEFEVRE, doctorant. Avec diapositives.

Samedi 29
14 h 30

La chaîne du froid alimentaire, par Evelyne DERENS, ingénieur de recherche au CEMAGREF. Avec vidéoprojections.

DECEMBRE

Samedi 6
14 h 30

Histoire naturelle des amphibiens et reptiles terrestres des Antilles françaises, par Michel BREUIL, agrégé de biologie et géologie, docteur en génétique, attaché au Muséum. Avec diapositives.

Samedi 13
14 h 30

Zones humides en région aride, une richesse fragile à préserver, par Marie-Françoise COUREL, docteur ès lettres, présidente de l'Ecole pratique des hautes études. Avec diapositives et rétroprojections.

JANVIER 2004

Samedi 10
14 h 30

Nouveaux animaux de compagnie (NAC, ECO-NAC) et commerce équitable : le cas des reptiles, par Ivan INEICH, maître de conférences au Muséum. Avec diapositives et rétroprojections.

Samedi 17
14 h 30

Quelques aspects du monde des criquets (insectes orthoptères acridiens), par Christiane AMEDEGNATO, chargée de recherche au CNRS. Avec diapositives et vidéoprojections.

Pensez à renouveler votre cotisation

Société des Amis du Muséum national d'histoire naturelle et du Jardin des Plantes

Adresse postale : 57, rue Cuvier 75231 Paris Cédex 05

Secrétariat : Maison de Buffon, 36, rue Geoffroy-St-Hilaire ☎ 01 43 31 77 42

BULLETIN D'ADHÉSION ou de RENOUELEMENT 2004 (barrer la mention inutile)

A photocopier

NOM : M., Mme, Mlle..... Prénom :.....

Date de naissance (juniors seulement) :..... Type d'études (étudiants seulement) :.....

Adresse :..... Tél. :.....

Date :.....

Cotisations : Juniors (moins de 18 ans) et étudiants (18 à 25 ans sur justificatif) 13 €
Titulaires 26 € • Couple 42 € • Donateurs 50 € • Insignes 1,5 €

Mode de paiement : Chèque postal C.C.P. Paris 990-04 U. en espèces. Chèque bancaire.